3e Année Nº 101 Le Nº 0$.40 Jeudi 6 Août 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Photo HESBAY

Annam. — Types Moïs de Djiring.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

CONCOURS GÉNÉRAL 1942

"Jeunes gens, vous avez deux Patries à aimer, à défendre et à servir : la France et l'Indochine. Comprenez-vous pourquoi je vous demande d'être des hommes ?"

Cet appel à la Jeunesse d'Indochine a été choisi comme sujet du Concours général 1942 (2e série). Les candidats devaient le commenter et le justifier. Voici la copie du jeune Nguyên-Quoi, élève du lycée Khai-Dinh, âgé de 18 ans, qui a obtenu le 1er prix.

DEPUIS l'arrivée de la France en Indochine, un problème nouveau se pose pour nous, Indochinois : notre patriotisme se complique, revêt une forme embarrassante. Faut-il aimer uniquement l'Indochine et renier la France, la considérer comme une intruse qui vient s'imposer à nous et ravir notre indépendance ? Faut-il, au contraire, aimer exclusivement la France et délaisser notre propre patrie ? Nos aînés se sont trouvés devant ce dilemme et ils s'en sont tirés d'une façon pas très heureuse. Les lettrés confucéens, farouches dans leur patriotisme intransigeant, se déclarent ouvertement contre la France ; par contre les « retours de France », dans leur enthousiasme juvénile pour la civilisation française, oublient totalement leur ancienne patrie, et suprême affront ! affichent un certain mépris à l'égard des vieilles traditions. Nous connaissons ce mal de l'aveu d'un jeune dans « Les larmes et sourires d'une jeunesse ». Ces deux catégories de gens sont ou bien des passionnés aveugles, ou bien des « déracinés », des fils dénaturés ; ils ne sont plus des « hommes ». Alors, quelle est la solution de ce terrible dilemme ? Nous éprouvons un doute affreux qui répugne à notre foi ardente. Heureusement, la réponse nous est donnée par cette phrase : « Jeunes gens, vous avez deux patries à aimer, à défendre et à servir : la France et l'Indochine. Comprenez-vous pourquoi je vous demande d'être des hommes ? »

Ah ! nous avons « deux patries à aimer ». D'abord nous devons aimer l'Indochine. C'est naturel, c'est dans l'ordre des choses. Tout homme a sa propre patrie à servir. Si déshé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ritée soit-elle, on l'aime quand même. Et, chose étrange ! plus notre terre natale est pauvre, sauvage, plus nous nous attachons à elle. Chateaubriand a analysé ce sentiment dans une page admirable. Donc, il faut être dénaturé pour ne pas aimer son pays natal. Nous, jeunes d'Indochine, nous habitons sur une même terre, décrite d'une façon si pittoresque par S. E. Pham-Quynh : d'après lui, notre Indochine ressemble à deux paniers de riz portés par un fléau. Nous avons une belle histoire de plus de vingt siècles qui compte tant de pages glorieuses et aussi tant de deuils. « Bach-Dang », « Chi-Lang » sonnent à nos oreilles avec un accent de triomphe. Par contre la longue domination chinoise est comme encadrée de noir. De plus, nous avons une langue commune, notre parler si doux, avec son chef-d'œuvre immortel : « Kim Vân Kiêu ». Cette patrie existe bien réellement et nous devons l'aimer de tout notre cœur. Nous la défendrons bravement contre tout agresseur. Comme le valeureux général Ly-thuong-Kiêt, nous disons : « L'Empire d'Annam est à l'Empereur d'Annam ». Et nous le servons, nous nous dévouons à lui corps et âme, nous travaillons à sa prospérité et à sa grandeur.

Mais cet amour passionné peut nous amener à un chauvinisme intransigeant et, en particulier, à une noire ingratitude envers la France. Elle est pour nous une seconde patrie, la « mère patrie ». Nous connaissons trop bien les services immenses que la France a rendus à l'Indochine. Il suffit de jeter un coup d'œil autour de nous pour le constater. Elle a défriché, mis en valeur et embelli notre terre. Plantations, routes, chemins de fer, monuments... Peut-on tout citer des avantages matériels qu'elle a apportés à notre pays ? Il faudrait des pages et des pages. Et que dire encore des bienfaits intellectuels ? Elle a construit des écoles, vulgarisé l'instruction, haussé la jeunesse annamite au niveau de la science moderne. Ces améliorations matérielles et intellectuelles doivent entraîner une amélioration morale.

On n'en finirait pas de citer les bienfaits de la France en Indochine. Elle a donc contribué au progrès de notre peuple, ajouté des pages glorieuses à notre histoire. C'est pourquoi, elle a droit à notre amour, à notre reconnaissance. Notre devoir d'homme l'exige.

« Mais, objectera un patriotisme vexé, les choses qu'elle a faites, n'importe quelle autre nation pouvait le faire. Nous n'oublierons jamais le choc, l'humiliation du début. Après tout, la France s'installe chez nous en maître. »

Nous comprenons les accents douloureux de ce patriotisme. Mais laissons de côté les sentiments, soyons des hommes. Regardons les faits, raisonnons un peu. Nous avons perdu notre indépendance, c'est dommage. Mais nos regrets n'y feront rien. D'ailleurs, c'est une fatalité inéluctable. Une nation faible doit être guidée par une plus forte. Et nous avons en la chance de trouver comme guide la France, nation unanimement connue comme la plus humaine. Les hasards de l'histoire ont lié notre pays à la France, bénissons cette heureuse rencontre. La France ne pratique pas la politique d'assimilation ; elle nous laisse nos institutions, nos mœurs ; elle respecte les reliques de notre passé : la preuve la plus récente, c'est qu'elle a associé nos deux héroïnes Trung-Trac et Trung-Nhi à la fête nationale de Jeanne d'Arc. Nous avons encore d'autres raisons de nous attacher à la France. Nous, qui avons le bonheur de comprendre un peu la civilisation française, nous sommes attirés irrésistiblement vers elle. Sa langue souple, riche, précise, est universelle. Et que dire de la merveilleuse terre de France, de la littérature et de l'art français, de la politesse française ?... Ce magnétisme de la France a fait dire à quelqu'un : « Tout homme à deux patries : sa propre patrie et la France ». Tout nous attire vers elle et ici nous comprenons l'enthousiasme de nos aînés qui ont séjourné en France. Mais une raison primordiale nous lie à la France, c'est qu'elle est maintenant en détresse. Elle a subi une défaite sans précédent dans l'histoire. Mutilée, affaiblie, elle se relève peu à peu. Notre cœur ne saigne-t-il pas à ce spectacle navrant d'une nation civilisée frappée par le malheur. Notre cœur d'homme nous intime l'ordre d'aider la France dans sa détresse, elle qui nous a comblés de bienfaits. C'est une occasion unique pour montrer notre reconnaissance et notre fidélité. N'imitons pas ces lâches, ces enfants dénaturés qui se retournent contre elle.

Nous avons donc deux patries à aimer : la France et l'Indochine. Mais ces deux amours sont-ils compatibles ? Peut-on les concilier ? Nous sommes convaincus qu'ils

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vont parfaitement ensemble. Le sort de notre pays et celui de la France sont indissolublement liés. La France forte, et notre Indochine est forte. La France faible, l'Indochine l'est aussi. Nous ne constatons que trop cette vérité. La carence administrative de l'ancienne France a eu de fâcheuses répercussions sur notre politique. Les théories subversives empreintes d'individualisme exerçaient chez nous de néfastes influences et risquaient de briser la solide armature de notre famille traditionnelle. Par contre la Révolution Nationale qui s'accomplit en France fait sentir ses heureux effets dans notre pays. Ici, à l'exemple de la Métropole, le Gouvernement s'occupe de la jeunesse, favorise le sport... De plus, les nouveaux idéaux de la France du Maréchal et les vieux principes sino-annamites sont liés par une parenté extraordinaire qui pourrait étonner les esprits superficiels. Récemment, on a recueilli les préceptes similaires dans un livre intitulé : « Sentences franco-annamites ». La raison en est que ce sont là des principes éternels et universels. Ainsi, nous avons une bonne chance encore : en aimant la France, en suivant le Maréchal, nous ne craignons pas de renier notre patrimoine passé.

Aimer et servir la France et l'Indochine à la fois, voilà la solution du dilemme posé au début. Toute autre attitude ne mènerait qu'à des désordres, qu'à la ruine. Un exemple édifiant a illustré cet idéal : c'est le capitaine Do-huu-Vi, le héros franco-annamite. Ce jeune héros est mort pour la France, au champ d'honneur. Mais il n'aimait pas moins sa propre patrie. Il a servi l'Indochine : on lui a confié la misson de créer une escadrille en Annam. Mais la guerre éclate, il s'engage et vient défendre la France menacée. Suivons cet exemple glorieux qui prouve que nous pouvons et que nous devons servir les deux patries.

Le devoir qui nous incombe ainsi est double et bien lourd : « deux patries à aimer, à défendre et à servir ». Travailler pour la France ou pour l'Indochine, c'est travailler à une œuvre commune, à la prospérité de l'Empire. Il suppose une collaboration intime entre Français et Indochinois. Le relèvement franco-annamite est à ce prix.

LE MARÉCHAL A DIT :

"Notre programme est de rendre à la France les forces qu'elle a perdues. Elle ne les retrouvera qu'en suivant les règles simples qui ont de tout temps assuré la vie, la santé et la prospérité des nations."

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Premières reconnaissances du plateau du Lang-Bian

par le Docteur A. YERSIN

En 1893, je faisais de l'exploration dans la région moï située à l'Ouest de la chaîne Annamitique, entre les latitudes de Phan-thiêt et de Nhatrang et j'essayais d'en établir la carte.

J'étais muni d'un théodolite et de chronomètres, ce qui me permettait de calculer des coordonnées géographiques satisfaisantes, pour fixer les points remarquables du pays. J'ai parcouru la région pendant cinq mois (de mars à juillet), dans tous les sens, relevant le cours des rivières, l'emplacement des lieux habités, le profil des montagnes.

C'est au cours d'une de ces reconnaissances, le 21 juin 1893, que j'ai pris un premier contact avec le plateau du Lang-bian. L'itinéraire suivi était sensiblement celui qui a été choisi ultérieurement pour l'établissement d'une des routes d'accès et qui passe par Fimnom, Prenn, pour aboutir à Dalat.

Mon impression a été profonde lorsque, débouchant de la forêt de pins, je me suis trouvé en face de ce vaste plateau dénudé et désert, dont l'apparence rappelait celle d'une mer bouleversée par une houle énorme d'ondulations vertes. Le massif du Lang-bian, se dressant à l'horizon Nord-Ouest du plateau, accentuait la beauté du site en lui donnant du relief et en lui formant un arrière-plan splendide.

Je traversais le plateau dans toute sa largeur, pour atteindre le village moï de Dankia, si heureusement situé sur le bord de la grande rivière, le Da Dong, et au pied même du massif du Lang-bian, qui domine le plateau, avec ses 2.100 mètres d'altitude.

Après un court séjour à Dankia, je redescendais sur le plateau inférieur de Dran-Djiring, en empruntant un autre itinéraire, qui me faisait passer par Ankroët et toute une série de villages portant le nom commun de Riông.

Il m'est arrivé, dans la suite, d'accéder au plateau du Lang-bian par d'autres itinéraires et en particulier de reconnaître le chemin de crêtes, qui relie Dran à Dalat en passant par l'Arbre-Broyé, Entre-Rays, le Bosquet et le plateau du Petit Lang-bian, où l'Institut Pasteur a installé, il y a quelques années, une station d'essais pour la culture des quinquinas.

***

Vers l'année 1899, alors que M. Doumer exerçait avec sa magnifique intelligence les fonctions du Gouverneur Général de l'Indochine, je reçus de lui une lettre, par laquelle il me demandait de lui indiquer si, à ma connaissance, il existait dans la région montagneuse du Sud-Annam, que j'avais explorée, un emplacement propre à l'installation d'un sanatorium et réunissant certaines conditions qu'il énumérait :

Altitude convenable ;
Surface suffisante ;
Alimentation en eau assurée ;
Climat tempéré ;
Possibilité d'accès.

De toute évidence, le plateau du Lang-bian répondait le mieux à ces conditions ; je le proposai donc à l'agrément de M. Doumer. Il voulut bien adopter mes conclusions ; une mission d'études fut constituée et un poste fut installé sur le plateau, près de Dankia, avec station météorologique et essais agricoles de jardinage, afin d'établir des données plus précises sur l'habitabilité du pays.

Les conclusions furent si satisfaisantes, que M. Doumer chargea le Résident de Phan-thiêt, qui était alors, si je me souviens bien M. Garnier, d'établir une piste permettant d'accéder au plateau en partant de Phanrang.

Quelques mois plus tard, en février-mars 1899, peut-être, M. Doumer décida subitement de se rendre compte, par lui-même, de la réalisation des instructions qu'il avait données et il m'avisait, par télégramme, qu'il débarquerait à Phanrang dans les 48 heures, pour faire immédiatement l'ascension de la montagne et se rendre au plateau du Lang-bian.

Cette décision inopinée ne manqua pas de causer un certain désarroi dans la routine administrative provinciale. Il fallait alors au moins deux jours pour se rendre de Nhatrang à Phanrang par la voie mandarine, qui n'était qu'une simple piste sans aucun ouvrage d'art pour la traversée des cours d'eau.

Je me suis de suite mis en route à cheval ; grâce à la possibilité de relayer dans les *trams*, tous les quinze à vingt kilomètres et en voyageant la nuit comme le jour, j'arrivais à Nay, le port de Phanrang à temps pour recevoir M. Doumer, à son débarquement de l'aviso *Kersaint*, qu'il utilisait pour ses déplacements.

Les autorités annamites alertées, avaient dressé, le long du chemin, entre Nay et Phanrang, les autels rituels et saluaient de grands *laïs* le Gouverneur Général à son passage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A la résidence de Phanrang, halte très courte, M. Doumer ayant décidé d'atteindre, le jour même, le bas de la montagne, au lieu où se trouve aujourd'hui Krong-Pha, à une quarantaine de kilomètres de Phanrang. Des chevaux avaient été réquisitionnés et des coolies devaient assurer le transport des bagages.

M. Doumer était accompagné de son officier d'ordonnance, le capitaine Langlois ; le résident de Nhatrang, qui avait réussi à arriver à Phanrang, en voyageant en palanquin, suivait ; il y avait encore, si je me souviens bien, avec nous, un mandarin annamite local (le Phu).

On avait choisi pour M. Doumer le meilleur cheval, un animal rapide et résistant. J'eus la chance d'obtenir aussi pour moi-même une excellente monture ; les autres membres de l'expédition étaient moins bien lotis à cet égard.

Départ de Phanrang vers dix heures du matin. Arrivée à Dong-Me (20 km. de Phanrang), vers midi ; M. de Montfort, qui était établi là comme colon (il plantait du tabac), nous offrait à déjeuner ; puis vers quatorze heures, avait lieu le vrai départ pour la montagne.

M. Doumer, quand il voyageait à cheval, ne connaissait qu'une allure : le grandissime galop, et il se souciait fort peu si ceux qui l'accompagnaient étaient en mesure de supporter un pareil régime. Il en résulta que M. Doumer se trouva bientôt fort en avant de son escorte. Grâce aux qualités de mon cheval, je réussissais à me maintenir à sa hauteur, ainsi que le mandarin annamite, qui était également bien monté.

Le trajet de Dong-Me à Krong-Pha fut effectué en un temps record et nous arrivions à destination à la tombée de la nuit : M. Doumer, le mandarin et moi, avec une avance considérable sur le reste de la caravane et sans aucun bagage !

J'avais heureusement, en prévision d'une telle éventualité, mis en dépôt en divers lieux, gîtes probables d'étape, un matériel sommaire de campement, comprenant deux lits démontables avec moustiquaires, une batterie rudimentaire de cuisine, avec quelques boîtes de conserves.

Nous improvisâmes le campement sous un hangar et après avoir absorbé un très frugal souper, nous nous étendions sur les lits, sous les moustiquaires. Ce n'est que tard dans la nuit, que l'escorte et les bagages arrivèrent au campement. Je ne me souviens pas si nous avons pris un supplément de nourriture, mais dès l'aube, nous nous mettions de nouveau en route pour l'ascension de la montagne.

Le résident de Phan-thiêt avait été chargé par M. Doumer d'organiser une piste d'accès ; il n'avait probablement pas eu le temps de commencer ce travail, car rien n'existait qu'un vague sentier moï, aussi escarpé et raboteux que possible, en sorte que nous devions effectuer la montée à pied, chacun tirant son cheval par la bride.

Nous parvînmes à Bellevue et Dran vers dix heures. A cette époque, aucun Annamite n'était installé sur le plateau et Dran était constituée par un misérable village moï, dont les habitants étaient tous impaludés. Baignade en traversant la rivière, puis déjeuner rapide et en route pour la dernière étape.

Jusqu'à l'Arbre-Broyé, l'escarpement nous obligeait à suivre le sentier à pied, en tirant nos chevaux derrière nous ; mais au delà, le sentier de crête était plus praticable, nous remontions à cheval et galopions à toute allure vers la future station d'altitude.

L'officier d'ordonnance, le capitaine Langlois avait pu échanger son cheval contre celui du mandarin annamite, en sorte que la troupe d'avant-garde était constituée par M. Doumer, M. Langlois et moi. Lorsque nous parvînmes à la lisière du plateau, la nuit était déjà noire. J'extrais des *Souvenirs* de M. Doumer, relatés dans le volume *L'Indochine française*, les lignes suivantes, racontant cet épisode du voyage :

« La nuit nous surprit. Nous chevauchions, le docteur Yersin, le capitaine Langlois et moi, sans nous préoccuper autrement du tigre. Nous ne nous séparions pas cependant, pour la principale raison que, dans la nuit noire et avec notre peu de connaissance du terrain, nous aurions eu toute chance de nous égarer. Mais le Résident qui marchait à trois ou quatre kilomètres derrière notre groupe, entouré de ses porteurs et d'une garde de miliciens, n'était pas rassuré. Il sentait le tigre rôdant aux alentours et nous entendions au loin, dans le silence de la nuit, le bruit des feux de salve que les miliciens tiraient pour éloigner du Résident les bêtes sauvages. »

M. Garnier avait installé à la lisière du plateau, sur l'emplacement même du Dalat actuel, un poste commandé par un garde principal de la milice. La maison était une simple et très modeste paillote. Nous y parvînmes vers dix heures du soir. Le garde principal dormait et comme il n'avait pu être averti du voyage du Gouverneur Général son ahurissement fut complet en voyant, à une heure aussi indue, son logement envahi par M. Doumer, son officier d'ordonnance et moi-même ! Nous nous installâmes pour dormir, le moins mal possible ; un banc me servait de lit. Tard dans la nuit, vers une heure du matin, nous étions réveillés par l'arrivée bruyante de la caravane. Le Résident était particulièrement excité, car, disait-il : « J'ai entendu le tigre, j'ai reconnu sa voix !... » M. Doumer eut quelque peine à le calmer. Nous trouvâmes dans les bagages des couvertures dont nous avions grand besoin pour nous pro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

téger contre le froid nocturne sur le haut plateau et nous achevâmes la nuit dans des conditions acceptables.

Dès le lever du jour, M. Doumer partait avec son entourage pour Dankia, éloigné d'une dizaine de kilomètres. Il faisait un temps radieux à cette heure matinale, la température était réellement froide, le trajet était animé par la rencontre de nombreux troupeaux de cette race de cervidés aux andouillers remarquables, qui les apparentent aux élans.

A Dankia, nous passâmes la journée, le Gouverneur Général inspectant la station, s'intéressant à tout, nous exposant ses projets de réalisation du futur sanatorium, qui devait se trouver sur le trajet d'une ligne de chemin de fer qui, partant de Saigon, s'élèverait à travers la montagne, toucherait Dalat, et redescendrait ensuite sur Quinhon.

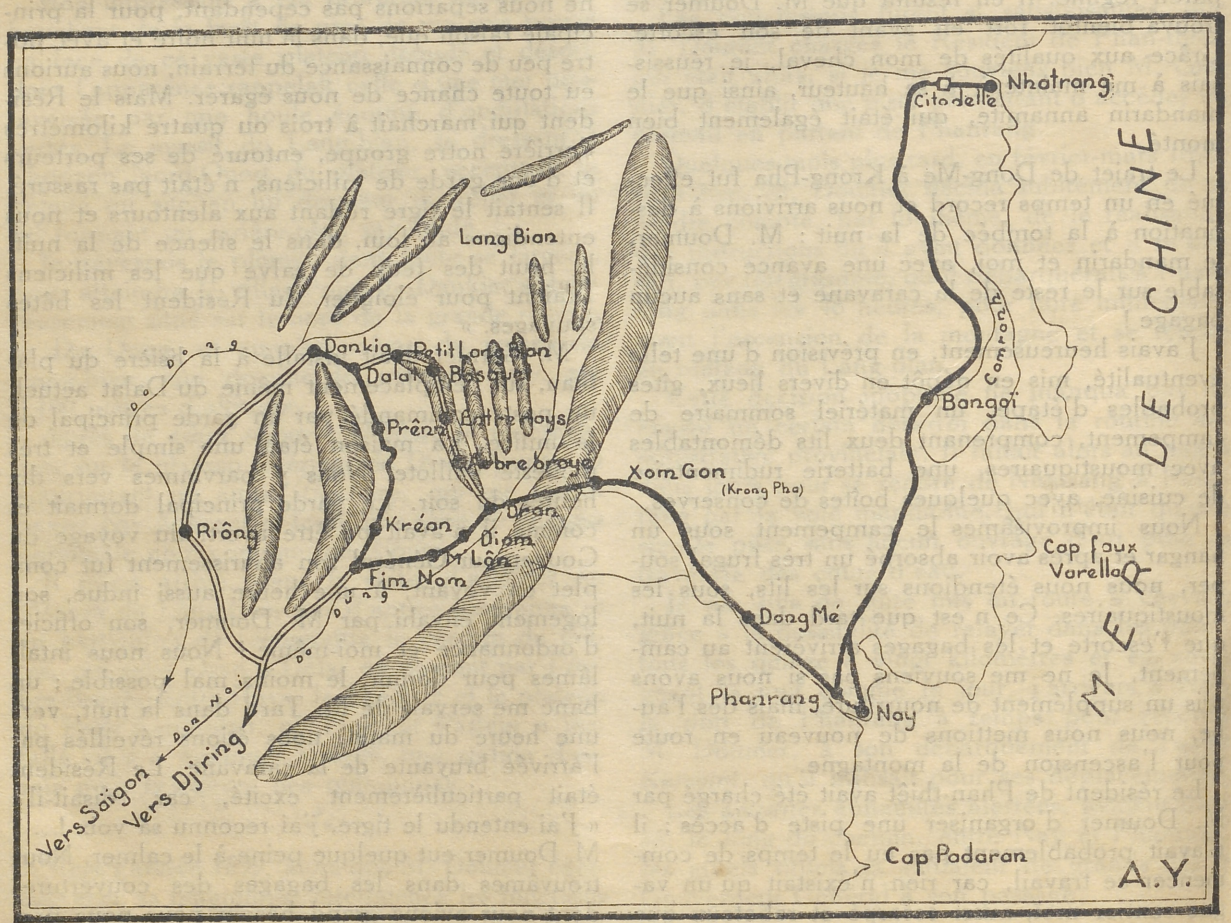
Ce projet n'a, dans la suite, pas pu être réalisé tel quel, parce que, lors de l'étude du tracé, les ingénieurs se sont trouvés en face de difficultés techniques telles qu'ils ont préféré faire de ce chemin de fer traversant la région montagneuse, un chemin de fer côtier, avec une ligne annexe sur Dalat, partant de Phanrang.

Le lendemain, nous prenions le chemin du retour, laissant à Dankia le Résident de Nhatrang, éprouvé par les fatigues du voyage d'aller et sentant le besoin de quelques jours de repos.

La descente à Phanrang s'exécuta en deux étapes dont la première nous amenait au pied de la montagne (Krong-Pha) et la deuxième à Phanrang ; mais M. Doumer ne s'y arrêta pas ; il avait donné rendez-vous au *Kersaint* à Bangoi, sur la baie de Cam-ranh, et comptait s'embarquer le soir même sur cet aviso. Lorsque nous arrivâmes sur le bord de la lagune, à la nuit tombante, aucun navire ne se trouvait au mouillage en rade. Il n'existait alors aucune installation à Bangoi, aussi dûmes-nous nous étendre à même le sable, à la lisière des palétuviers et tâcher d'y reposer, malgré les féroces attaques des moustiques.

Le *Kersaint* finit par arriver au lever du jour ; une embarcation venait aussitôt se mettre à la disposition du Gouverneur Général, qui gagnait le bord, tandis que je m'acheminais moi-même vers Nhatrang, par la voie de terre.

1893-1899-1942.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les coutumiers moïs du Haut-Donnaï

par Marcel NER,
Agrégé de Philosophie.

Conclusion de la conférence faite le 1er juillet 1942, à Dalat, sous la présidence de l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, au profit des œuvres moïs du Haut-Donnaï (léproserie, crèche, écoles).

Je pourrais terminer ici cette causerie. Excusez-moi si je m'autorise de son point, au sens marin du terme, et de l'éclat que lui donne la présidence de M. le Haut Commissaire de France dans le Pacifique pour lui ajouter une et même deux conclusions.

J'ai déjà parlé des Moïs sur les ondes de Radio-Paris et d'autres lieux, et à des auditoires dispersés de l'Europe à la Chine, de Hanoi à Honolulu. Pour la première fois j'en parle dans leur pays même.

Je désire que ces paroles soient en même temps une action. Je vous remercie de m'avoir permis la réalisation de ce vœu. Votre présence est, en effet, un acte de charité puisque toutes les recettes de cette réunion, auxquelles se sont ajoutés des dons généreux, iront à la léproserie créée et longtemps dirigée avec tant de dévouement par Mgr Cassaigne, à la crèche qui a recueilli à Djiring de petits Moïs abandonnés, aux écoles enfin, que M. le Résident Gerbinis s'efforce de développer, avec les moyens limités d'une province jeune et pauvre.

Permettez-moi de vous dire que cet acte de charité est en même temps un acte de justice.

Ces hautes terres où nous venons nous retremper, dans la fraîcheur des sommets, de la fatigue des étés tropicaux, où s'établissent nos plantations, où surgissent nos villes, sont depuis de longs siècles l'habitat des Moïs. Ils ont façonné leur sol et le manteau végétal de leurs paysages. C'est par leurs genres de vie, leur organisation sociale, leurs croyances religieuses que s'explique ce complexe de rizières, de rays, de forêts jeunes et de prairies où passa et repassa le brûlis, de forêts primitives protégées contre la hache et le feu par des génies puissants, des tombeaux ou d'autres causes d'interdits. Presque tous « mangeurs de forêts », les Moïs ont parfois usé durement de celles-ci ; ils les aiment cependant, quelques-uns s'en disent les fils, et ils ne les ont jamais, comme d'autres peuples, systématiquement détruites.

Ils ont contribué aussi, dans une assez large mesure, au travail matériel de rénovation de cette contrée et leur main-d'œuvre, si âprement recherchée, a servi au tracé de nos routes, au défrichement et à la mise en culture des plantations.

Si, comme le disait un jour, en ma présence, à des insoumis, un chef de leur race, « être homme, c'est payer l'impôt », ils ont donné leur part à l'œuvre commune en lui apportant leurs terres, leur travail et, tout récemment encore, dans des jungles et des forêts semblables à celles de leurs pays, un peu de leur sang.

Ce n'est donc que justice d'assurer leur place dans l'Indochine rénovée. Or, malgré leur vigueur et leur intelligence, ils restent aujourd'hui à cette phase, critique pour tous ces groupes restreints, attardés dans des formes archaïques de civilisation, lorsque les barrières géographiques qui les isolaient ou du moins filtraient les influences étrangères sont brusquement rompues par des peuples puissants, nombreux, dont les techniques et la science sont en avance sur les leurs de plusieurs millénaires.

Presque partout, ces premiers chocs furent meurtriers. Les nouvelles voies de communication transportent souvent des maladies anciennes ou des maladies nouvelles et d'autant plus meurtrières, avant de transporter le médecin, les médicaments, des techniques supérieures d'hygiène et de prophylaxie. Les alcools de distillerie, substitués sans discernement à leurs boissons fermentées, assez bénignes, tuent mieux que des fusils. Les structures sociales, économiques, morales et spirituelles, un vivant complexe d'habitudes, de croyances, de disciplines traditionnelles sont brusquement ébranlés.

A ce stade, ces hommes sont entre les mains du peuple dominateur, entre vos mains, Monsieur le Gouverneur Général, aussi fragiles que « le petit cochon de lait, le chevreau qui vient de naître, le poussin à la patte cassée, l'enfant nouveau-né », auxquels les textes de leur coutumier comparent le faible à la merci du plus fort.

Seule une administration attentive, un réseau médical serré, des écoles s'appliquant ensemble à les réorganiser et à les réadapter en respectant tout ce qui est viable dans leurs traditions, peuvent sauver ces individus d'une disparition progressive, ces groupements sociaux d'un brusque effondrement.

A l'heure où la politique de protection de ces minorités, entreprise dans le passé de façon fragmentaire, indécise, instable, est reprise par le Chef de la Colonie sous une forme systématique et énergique, il ne me paraît pas sans valeur que l'application de ces directives soit facilitée à tous les échelons de la hiérarchie administrative comme chez les colons, les commerçants, les chasseurs, les touristes par une compréhension et une sympathie actives.

***

C'est vers un point de vue plus haut, permettant d'embrasser des horizons plus vastes, que je vais enfin tenter de m'élever.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Certains s'efforcent aujourd'hui de donner de la structure ethnique et culturelle de ce pays, des traditions et des influences qui le façonnèrent, une notion simplifiée et appauvrie, ne voyant des sources de sa civilisation, que les plus orientales, oubliant toutes ces autres influences dont Angkor n'est qu'un des signes prestigieux.

L'étude des Moïs nous permet, dans un domaine limité mais non sans importance, d'en retrouver la diversité et la puissance.

Regardez passer ces hommes et ces femmes qui, dans leur costume traditionnel, révèlent au passant presque tout de leur aspect physique. Vous y trouverez fréquemment, au milieu des types les plus divers, indonésien, négroïde, australoïde, amérindien, des individus au teint hâlé mais clair, aux pommettes non saillantes, au front haut, au nez droit et enfin, aux lèvres minces, aux cheveux ondulés, qui appartiennent évidemment à la race blanche.

Etudiez leur langue et leurs mœurs. Vous y découvrirez un grand nombre de traits qui les rapprochent des Indes et, par delà les Indes, de cette grande civilisation indo-européenne dont nous sommes un des rameaux. Le terme sanscrit « guru » se retrouve partout pour désigner le lettré ou le technicien habile. Chez certains Mnongs, il désigne celui qui a capturé plus de 15 éléphants. Les trois premiers noms du nombre : « sa, dua, tlao », des Chams et de la moitié environ des Moïs, semblent s'apparenter à ceux de nos langues latines.

Leur phonétique est très voisine de la nôtre, et nous n'éprouvons pas plus de peine pour apprendre à prononcer correctement les sons de leurs dialectes qu'ils n'en éprouvent à prononcer ceux de notre langue. Ceux qui visitent leurs écoles sont frappés de la pureté avec laquelle ils prononcent le français.

Leur caractère, si proche du nôtre par tant de traits : franchise, loyauté, fidélité, spontanéité, courage, gaîté, fait qu'un grand nombre de Français s'attachent à leur race et à leur pays, sans se laisser arrêter par l'absence de confort, l'éloignement des centres urbains et des grandes voies de communication, les fièvres qui étaient, et restent souvent la rançon du séjour en pays moï.

Malgré Kipling et des voix qui, en Extrême-Asie, lui font étrangement écho, il y a bien des siècles que l'Occident et l'Orient se rencontrèrent, comme ils continuent à le faire en ce pays, dont le nom même semble faire le lien de deux mondes. Il fut dans le passé, comme il le reste aujourd'hui, le lieu par excellence de l'association intime de ce puissant complexe ethnique, linguistique, culturel qui unit l'Europe et surtout l'Europe gréco-latine au Proche et au Moyen-Orient et au vaste complexe extrême-oriental.

En vivifiant cette contrée, la France y retrouve un peu d'elle-même, et y ranime la flamme d'immémoriales affinités. En supprimant le trait d'union que d'autres conservent dans l'écriture du mot Indochine, elle affirme les effets d'une action qui n'a pas seulement juxtaposés ou même associé ces deux cultures mais qui en a fait les sources fécondes d'une nouvelle personnalité bien vivante sur les plans politique, spirituel et moral.

***

Permettez-moi enfin, Amiral, de m'adresser en votre personne au Haut Commissaire du Pacifique, et aussi au marin qui a longuement parcouru cet océan, apprenant à connaître et à aimer toutes les terres françaises qu'il enferme ou limite.

L'étude physique et linguistique des Moïs fait apparaître dans ce domaine encore les formes complexe d'une autre et vaste civilisation. C'est au groupe indonésien que se rattachent le vêtement ou les coutumes de la majorité d'entre eux. Certains noms de nombre se retrouvent à travers le Pacifique, des hautes terres que nous habitons jusqu'aux îles les plus lointaines de la Polynésie. Le mot « tabou », ici comme à Tahiti, marque des interdits sacrés. Des termes apparentés : « ca, akan, ikan », pour les Annamites, les Moïs, les Malais, les Marquisiens lointains, désignent le poisson. Un grand nombre de vocables se retrouvent aussi de cette zone de l'Indochine jusqu'à Madagascar.

Les migrations, les échanges économiques, enfin la liaison politique et culturelle développée par la France entre ses possessions lointaines s'insèrent ainsi dans les sillons ou les sillages de jadis. L'Empire français, dispersé sur la terre en fragments lointains, n'est cependant ni une monstruosité géographique, ni une entité abstraite : il est une réalité concrète, vivante, charnelle, au sens que Péguy donnait à ce terme.

A côté des liens grossiers de la proximité géographique, il en est d'autres, plus subtils, mais aussi vigoureux, que peuvent tendre à travers l'espace la race, la langue, l'histoire, le caractère complémentaire des économies et par-dessus tout, des affinités électives, le prestige spirituel, l'union devant l'adversité, ce respect réciproque des caractères propres, de ce qu'il y a de singulier dans l'intimité de chaque personne et de chaque peuple, associés à une volonté commune et à des idéaux communs.

Là, je pense, est le génie propre de notre race : il montre sa force dans la protection des faibles. En ces heures tragiques où le monde entier se déchire et détruit ce qu'il eut tant de peine à créer, il s'efforce de ne laisser perdre aucune des valeurs, si humble soit elle, dont il assume la garde.

Il crée et renouvelle en s'appuyant aux traditions. Il associe, organise, unifie, en respectant partout où ils sont viables, sur son propre sol, comme dans son empire, la diversité des coutumes et des mœurs et son sens de l'universel se concilie avec le sens du concret.

Affirmant la ferveur de nos espoirs et de notre confiance, notre pensée peut s'élever ainsi vers l'Indochine, héritière féconde de trois grandes et antiques civilisations, puis vers celle qui sut les vivifier et en faire une véritable harmonie : notre France éternelle.

La Révolution Nationale sera sociale, ou ne sera pas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU LAOS NOUVEAU

"Chasseurs laotiens"

par Thao VIBOUN

Il y a six cents ans, Chao Fa Ngoum, prince laotien, abordait dans l'île de Khône. A la tête d'une dizaine de milliers d'hommes, il soumit, dans une marche irrésistible et triomphale, successivement le roi de Bassac, les princes du Cammon et du Xieng-kham (Tran-ninh). Puis, descendant sur Muong-swa (Luang-prabang), il vainquit son propre père, s'empara du trône et, fonçant sur Phai-nam (Vientiane) réduisait la dernière féodalité. L'unité laotienne était faite : le royaume de Lan-Xang, édifié par les armes, ne se maintiendra que par les armes.

A l'instar de leur père ou de leur aïeul, successivement, Sam Sène Thai et Souligna Vongsa entretinrent de puissantes armées, fortes de plus de 150.000 hommes. Ils furent craints et respectés de leurs voisins et ils purent, en toute tranquillité, travailler à la prospérité intérieure de leur royaume. Le Bouddhisme florissait, les arts aussi, et, du Cambodge et du Siam, des bonzes venaient prendre leurs grades chez nous et les artistes et les artisans suivre nos écoles. Mais on ne sut pas maintenir longtemps cette puissance.

Dignitaires et mandarins se complaisaient dans des plaisirs faciles ; la culture des exercices physiques se relâcha : plus ou peu de hardis cavaliers, de lanceurs de javelots, plus de redresseurs d'éléphants en rupture de chaîne... Les jeunes princes et les jeunes gens abandonnèrent les joutes dangereuses pour les combats de coqs, la lance pour le khên. Les chanteurs se multiplièrent, et les poètes et les phoubao qui rêvaient à la lune...

L'armée se désagrégea et s'affaiblit faute de bons éléments, et le pays fut la proie facile de cupides voisins qui surent — eux — entretenir leur force.

Le Laotien s'efféminait : aucune résistance sérieuse n'était opposée à l'envahisseur. On raconte qu'au siècle dernier, quatorze pirates ho, cantonnés à Vat Chanh (Vientiane) semèrent la terreur et mirent la panique dans toute la ville...

C'est à croire que le patriotisme était mort ; que le courage et l'esprit de sacrifice n'étaient plus chez nous que de vains mots... lorsque la France vint. Elle vint et, à l'ombre de son drapeau que précédait la grande réputation de ses valeureux guerriers, nous connûmes à nouveau la prospérité et la paix... Puisque la France était forte, l'on pensait que jamais personne ni aucune nation n'oserait s'attaquer à elle. L'on pensait que jamais personne ni aucune nation n'oserait convoiter les pays qui se sont donnés à elle. Et la France dormait sur ses lauriers et sur cette réputation.

Le réveil fut douloureux. Sur le lion terrassé des ânes levèrent le pied. Et pour défendre le pays lao, il n'y eut pas un seul soldat laotien ! On fut obligé de faire venir des Annamites et des Cambodgiens, des Français et des montagnards. Quelques gardes laotiens, quelques partisans recrutés au pied levé participaient seuls à la lutte — et quelques fonctionnaires.

Mais ces tristes événements dessillèrent nos yeux et ranimèrent les vertus ancestrales. Au cours des missions dangereuses ou des engagements, des patrouilles et des coups de feu, on s'aperçut que le Laotien faisait aussi bien que les autres ; que le courage ne lui faisait pas défaut ni l'ardent désir de défendre son sol menacé. Quelques-uns se comportèrent si bien qu'ils furent cités qui, à l'ordre du régiment, qui, à l'ordre de la brigade, certains reçurent la Croix de guerre.

C'est l'adjudant-chef de la Garde Indochinoise Thao Kham, ce sont les gardes Thit Keung, Thit Chanthi, Singthong, c'est le mécanicien Thit Son qui, en plein fleuve, sous un feu nourri de l'ennemi, se dévouèrent pour récupérer du matériel d'armement. Ce sont de simples piroguiers de Song Khone (Savannakhet) — ils sont plus de quatre-vingts — qui se conduisirent comme de véritables vétérans, c'est Chao Boun Oum, chao-muong, descendant des rois de Bassac... Et d'autres dont nous nous excusons de ne pouvoir citer ici les noms.

Ces glorieuses distinctions sont consolantes pour notre amour-propre ; elles sont une assurance pour l'avenir. Non, ni patriotisme, ni courage, ni esprit de sacrifice ne sont morts au pays lao.

C'est ce qu'a compris le Vice-Amiral d'Escadre J. Decoux, grand connaisseur d'hommes, qui décida, en juin 1941, d'appeler sous les drapeaux les Laotiens volontaires, décidés à s'adonner au métier des armes pour défendre leur pays. La réponse qui fut donnée à l'appel du Chef de la Colonie fut flatteuse pour sa perspicacité. Des centaines de Laotiens se présentèrent rapidement ; le recrutement fut des plus aisés.

La compagnie des « Chasseurs Laotiens » fut constituée à Donghêne (Savannakhet) en un temps record. Elle compte déjà aujourd'hui de nombreux caporaux ; elle comptera bientôt des sergents.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Au cours de la visite qu'il fit le mois dernier à la compagnie (13 mai), le Gouverneur Général fut très favorablement impressionné par la présentation de cette unité qui se révéla à tous égards comme étant déjà une troupe d'élite. Le Chef de la Colonie en félicita vivement le général Turquin, qui la lui avait présentée, et les officiers qui l'avaient formée.

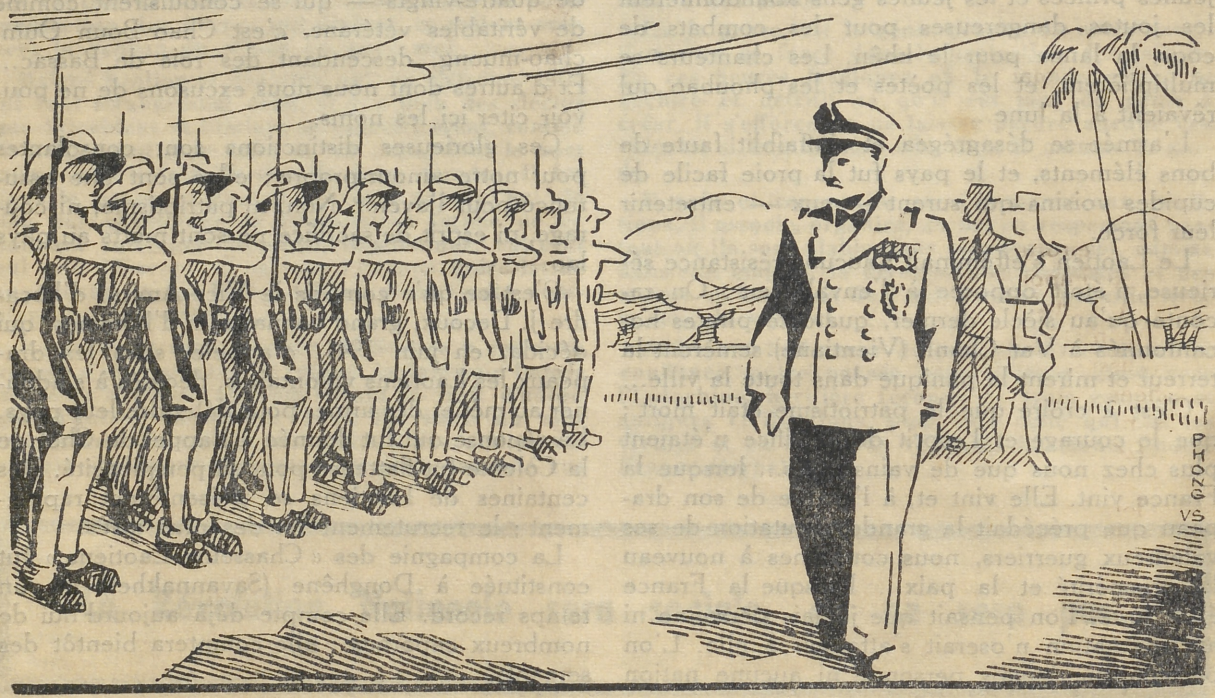
De son côté, la compagnie de Vientiane s'entraîne activement et, sous la direction d'excellents officiers et sous-officiers, marche rapidement sur les pas de sa sœur de Donghêne.

Non, ni courage, ni patriotisme, ni esprit de sacrifice ne sont morts au pays lao. Ainsi que quelques Laotiens — non préparés — l'ont déjà prouvé, d'autres — les chasseurs et les autres prouveront encore, si l'occasion s'en présente, qu'ils sont décidés à défendre le sol de leurs ancêtres, fidèles aux hautes traditions de courage et d'abnégation des soldats de Chao Fa Ngoum et de Sam Sène Thaï.

Et ils feront plus encore, car ils n'oublient pas que le Laos n'est pas tout. Frère cadet de la grande famille indochinoise dont jusqu'ici il a surtout profité des bienfaits, il entend désormais en devenir un membre actif. Voici en effet ce que nous venons de recevoir d'un « groupe de caporaux et chasseurs de la compagnie de Donghêne » :

« Si un jour un pays quelconque d'Indochine a besoin de secours, nous nous souviendrons qu'aucun de vous n'a marchandé son aide et nous irons nous ranger à ses côtés, fraternellement, pour la défense de l'Union Indochinoise.

« Enfin, par-dessus le Laos, par-dessus l'Indochine, il y a l'Empire français, il y a la France. Nous avons conscience d'acquitter la longue dette de reconnaissance que nous avons contractée envers elle. Nous voulons lui montrer que nous sommes dignes des sacrifices qu'elle a faits pour nous. Et si un jour, elle nous fait l'honneur de nous appeler, nous serons fiers de répondre : présents ! »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Indochine et les hydrocarbures

par X.

L'INDOCHINE recevait, tant des Etats-Unis que des Indes Néerlandaises, quelque 120.000 tonnes par an d'hydrocarbures. Le tonnage le plus important était représenté par le pétrole, servant à l'éclairage des campagnes (45.000 T.) suivi de près par l'essence (40.000 T.). Le mazout, dont le Sud est gros consommateur, intervenait pour quelque 25.000 tonnes. Quant aux lubrifiants, il en fallait environ 7.000 tonnes. Les arrivages continuèrent normalement, de suite après l'armistice. Mais ils furent brutalement coupés au début de 1941. Et il faut se garder de tout optimisme exagéré quant à la date de reprise de notre approvisionnement. Le problème était d'envergure, tant en ce qui concerne les carburants que les lubrifiants. Sur le premier point, il faut prendre en considération le développement relativement énorme de nos communications routières par rapport aux communications ferroviaires. Sur le second, chacun sait que la question des lubrifiants conditionne intégralement l'existence même de toutes les activités économiques modernes.

Le Gouvernement avait-il pris des précautions à cet effet ? Certes. Dès la fin de 1938, la préparation de la Colonie à un éventuel blocus avait fait l'objet d'études sérieuses. Leurs résultats se résument succinctement, en deux points :

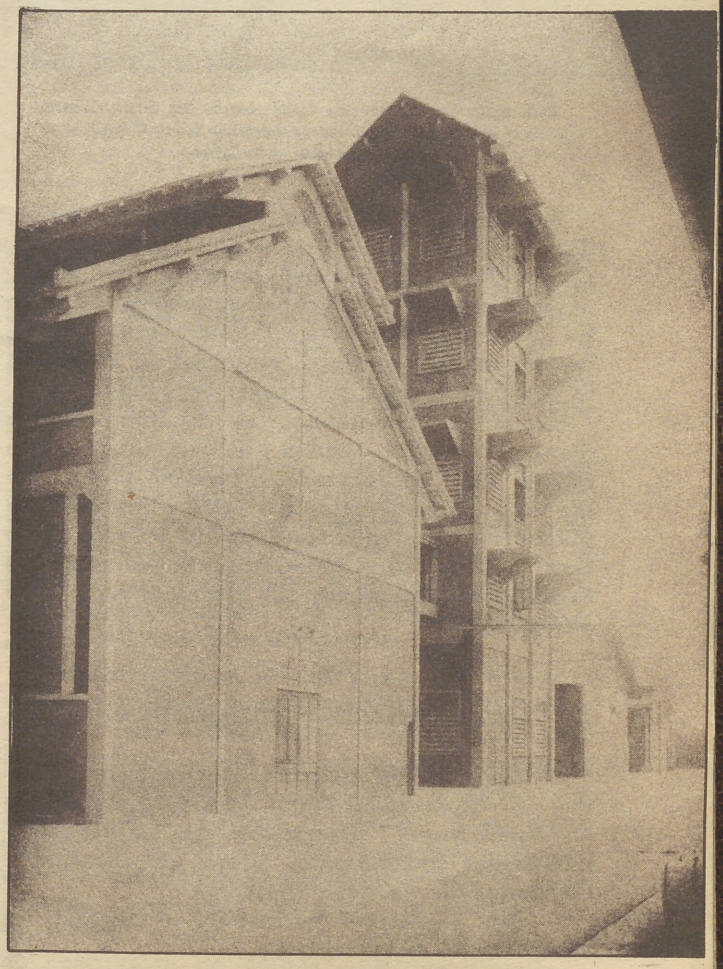
1° Le remplacement du mazout et des lubrifiants est possible, par traitement des huiles végétales et animales que produit l'Indochine. Mais la production locale ne suffit pas à ce remplacement. Il fallait donc l'étendre largement. Ceci ne se fait pas en moins de six mois à un an d'efforts. D'où la nécessité de constituer un stock important d'hydrocarbures, pouvant, grâce à certaines restrictions supportables, et conjointement avec l'usage des oléagineux existants, assurer la soudure avec les récoltes intensifiées. Bien que le stock légal d'hydrocarbures ne soit que de moins de deux mois et demi (24.000 T.), on s'arrangea donc pour disposer de plus de 60.000 tonnes de ces produits, spécialement de mazout, et de lubrifiants (20.000 T. de mazout, 9.000 T. de lubrifiants) ;

2° Pour remplacer l'essence, l'on chercha à amorcer le développement des gazogènes. Mais ceci ne suffit pas, et il fallait un carburant liquide. Le Gouvernement général se tourna vers l'alcool déshydraté, que la Société Française des Distilleries de l'Indochine fabriquait déjà à Haiduong et Cholon, pour le mélange légal avec l'alcool (10 %, puis 15 % à partir de septembre 1939).

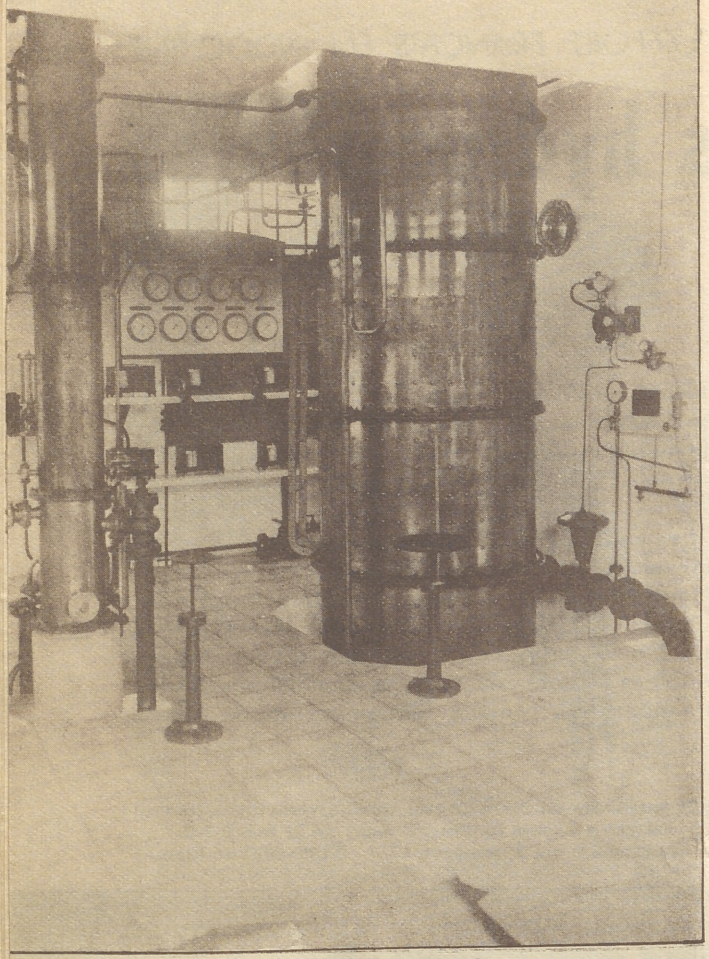
Par contrat de 1939, le Gouvernement général achetait deux usines nouvelles, à construire à Namdinh et Phnom-penh, par les soins de la S. F. D. I. C., qui les gérerait et les exploiterait. De la sorte, l'on disposerait d'un tonnage double d'alcool, couvrant les besoins vitaux de la Colonie. La construction commença de suite.

***

Vue extérieure du déshydrateur du Gouvernement Général annexé à l'usine de Phnom-Penh de la S.F.D.I.C. (production du 2e semestre 1941 : 3.000.000 de litres)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Vue intérieure d'un des cinq étages du déshydrateur du Gouvernement Général à Nam-Dinh, terminé en juin 1941.

Telle est donc l'amorce, décidée avant guerre, de la politique indochinoise des hydrocarbures. La construction des déshydrateurs du Gouvernement général se poursuivit normalement. L'un fut terminé à l'armistice ; l'autre dut être fini par les moyens du bord, au début de 1941, tout le matériel n'ayant pu arriver de France.

Examinons maintenant les résultats obtenus depuis l'armistice — plus précisément depuis le blocus des hydrocarbures (janvier 1941). La question est extrêmement complexe et nous ne pouvons mettre sous les yeux du lecteur qu'un court résumé sous peine de tomber dans les explications techniques ou réglementaires peu attrayantes.

Développement du gazogène.

La politique du gazogène devint ferme, positive et fructueuse au début de 1941. Les moyens employés furent, sans parler des efforts intelligents des constructeurs, efforts qui constituent l'armature de ce développement :

— une législation permettant d'imposer les équipements au gazogène ;

— une planification des équipements par les Ingénieurs en Chef des Travaux publics, permettant de profiter au mieux des ressources des constructeurs, en équipant d'abord les plus gros consommateurs, et les plus indispensables ;

— des mesures financières pour permettre l'approvisionnement en produits métallurgiques nécessaires à l'exécution du plan, malgré les difficultés et prix croissants des importations. 900.000 piastres furent ainsi engagées par l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie, et sont récupérées au fur et à mesure des constructions ;

— des mesures de contrôle technique de la qualité des appareils construits ;

— une réglementation de la qualité des charbons de bois, nécessaire à la bonne conservation du matériel ;

— l'organisation par l'Institut des Recherches Agronomiques et Forestières de la production du charbon de bois de qualité, le développement de cette production parallèlement au plan de construction des gazogènes, enfin l'organisation de sa distribution ;

— la formation professionnelle des chauffeurs spécialisés à l'Ecole Technique Industrielle de Hanoi, et à l'Ecole des Mécaniciens de Saigon.

Les résultats de cet ensemble de mesures complexes et minutieuses ont été remarquables. Succès technique du gazogène et du combustible indochinois, d'une part, succès quantitatif inespéré, d'autre part. Le nombre total des véhicules à gazogène passe de 352 au 1er janvier 1941, à 462 au 1er juin, 961 au 1er août, 2.080 au 1er janvier 1942.

Peu de pays — surtout ne produisant pas les matières premières nécessaires — peuvent sans doute mettre en avant de tels chiffres. Quant au charbon de bois spécial, sa production passe de 308 tonnes en janvier 1941 à 637 en juillet, 1.820 en décembre, 2.370 en avril 1942.

Plus des trois quarts des transports publics sont actuellement assurés au gazogène.

Utilisation de l'alcool comme carburant.

Jusqu'à janvier 1941, l'alcool était seulement mélangé à l'essence importée. C'est à cette date qu'une petite distribution sommaire d'alcool déshydraté fut organisée au Tonkin. La consommation, encore modeste, crut lentement, jusqu'à la mise en vente générale de ce carburant par les trois sociétés pétrolières, en juillet 1941, à tous les distributeurs. 5.500 tonnes furent ainsi vendues au cours des quatre derniers mois de 1941, 5.300 au cours des quatre premiers mois de 1942.

De mars à juin 1942, l'on passa progressivement, dans les régions chaudes, à l'alcool hydraté à 92°. Ceci permet d'économiser les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« corps entraîneurs » de la déshydratation, impossibles à trouver ailleurs qu'en Europe ou en Amérique.

N'oublions pas de signaler que les Sucreries et Raffineries de l'Indochine (Hiêp-hoa) construisirent, en 1941, une distillerie de mélasse, qui apporte un appoint intéressant d'alcool carburant hydraté.

Dans le dernier trimestre de 1941, 2 % seulement des ventes étaient faites en hydraté. Au cours du premier trimestre 1942, la moyenne monta à 9 %, en avril à 63 %.

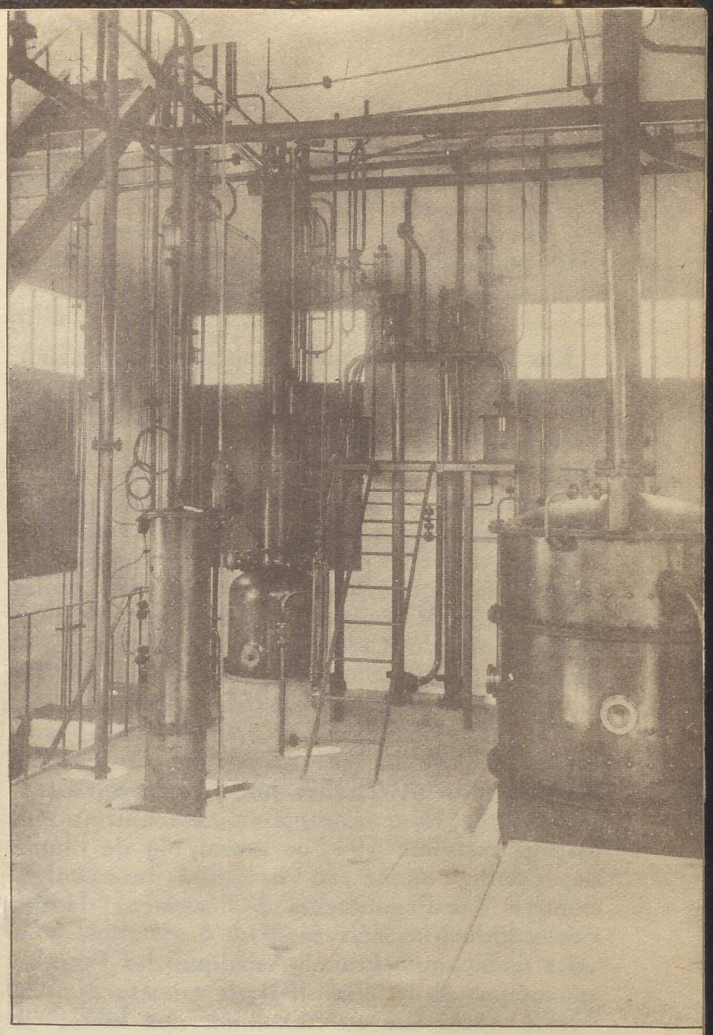
Au point de vue technique, les études faites à la Colonie ont permis de mettre au point les méthodes de transformation des moteurs à essence qui rendent ce carburant, même hydraté, parfaitement utilisable. Certes, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il vaille l'essence. Du moins les véhicules de certaines marques plus facilement adaptables, équipés par les meilleurs spécialistes, fonctionnent-ils presque aussi bien qu'avec leur carburant d'origine. Quant aux autres, ils rendent, peut-être au prix de certaines difficultés, mais rendent tout de même les services pour lesquels on a jugé nécessaire de les maintenir en circulation.

Ajoutons un mot sur le prix du carburant. Malgré l'augmentation des taxes et des éléments du prix de revient ce prix reste toujours aux environ de 0 $ 60 le litre. Or, actuellement, si nous recevions de l'essence, son prix de vente au public serait plus voisin de 3 piastres que de 2. Malgré ses inconvénients techniques, l'alcool tiendrait donc sans doute, sur marché libre, contre l'essence.

Dans l'ensemble, le graphique ci-contre montre que la circulation totale varie de 60 à 75 % de ce qu'elle était en temps normal (les tonnages de succédanés locaux sont ramenés à leur équivalent en essence). Certes, des consommateurs nouveaux se sont révélés, les transports public ont été maintenus par priorité. En sorte que la proportion de maintien en circulation des voitures de type tourisme est probablement de moitié plus faible. Mais ceci suffit à ce que l'existence économique de la Colonie ne soit pas troublée par le manque d'essence. D'assez importantes restrictions pourront sans doute être apportées encore sans que la gêne en résultant ne devienne intolérable. De telles restrictions peuvent être nécessitées par l'usure progressive du matériel de fabrication et d'utilisation, par le manque de pneus — où nous sommes tributaires de l'importation —, par l'insuffisance des disponibilités en lubrifiants, en cas de mauvaise récolte de ricin.

Hydrocarbures à usages divers.

Quant à l'essence, l'on en a gardé un stock relativement important lors de l'arrêt des ventes, en juillet 1941. On en distribue une quarantaine de tonnes par mois, pour des usages spéciaux, tels que dissolution du caoutchouc, lampes à grisou des mines, artisanat. Petit à petit, les méthodes de remplacement par l'alcool se mettent au point, et les besoins diminuent.



Vue intérieure d'un des cinq étages du déshydrateur du Gouvernement Général à Nam-Dinh, terminé en juin 1941.

Pour l'éclairage, ce sont les huiles locales qui remplacent le pétrole. L'ingéniosité de nos artisans trouve facilement à mettre à profit cette matière première nouvelle. On se rappelle le Concours de l'Artisanat, à la Foire-Exposition de Hanoi (décembre 1941), où la section de lampes à huile eut un grand succès.

Quantitativement, il n'est pas question de développer suffisamment la production des huiles locales pour satisfaire les besoins antérieurs. Mais les prix élevés de ces huiles freinent la consommation, et les premières distributions, faites en juin, d'huiles d'arachide et de coco, d'huile de poisson de mer, soulagent suffisamment la situation pour que la gêne due au manque de pétrole soit tolérable. La solution décentralisée, adoptée en de nombreux endroits, de l'extraction de petites quantités d'huiles à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

partir de graines de toutes sortes jusque là inexploitées, est d'ailleurs de loin préférable à toutes les autres.

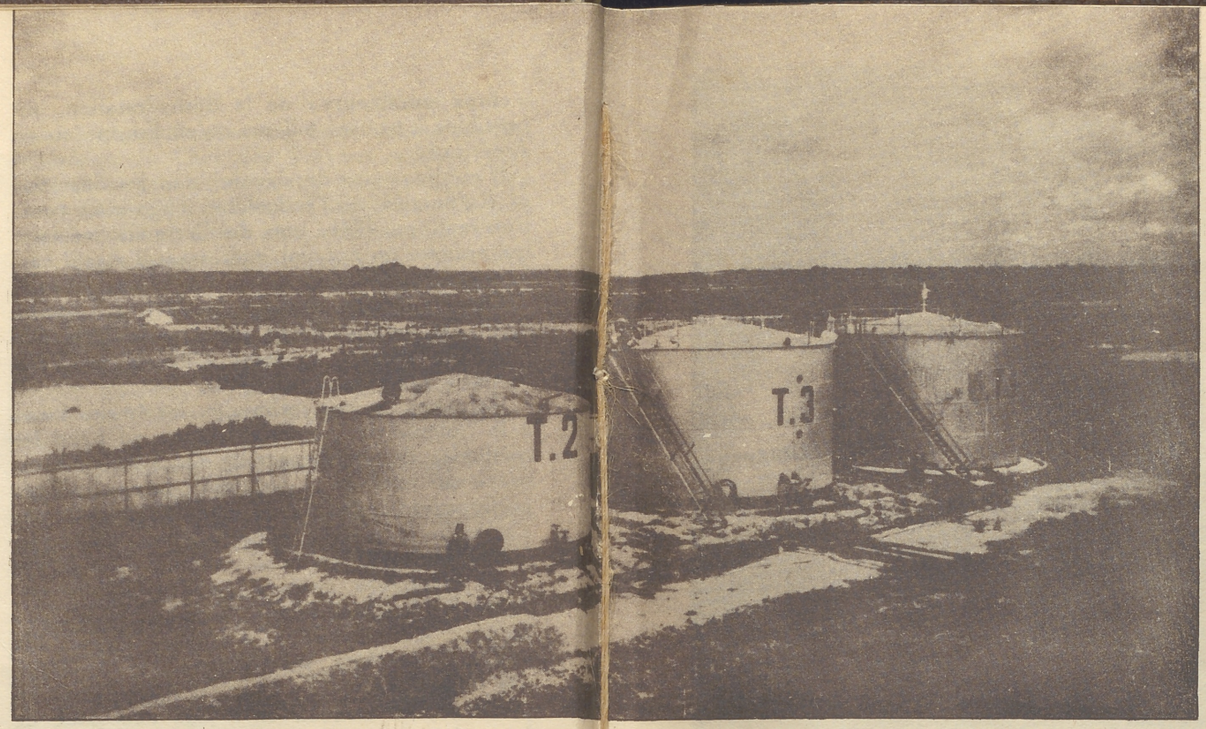
Mazouts locaux.

Les huiles organiques remplacent le mazout, moyennant certaines précautions. Le plan, établi en 1941, prévoyait donc l'extension de la production des oléagineux les plus rapides à cultiver — en l'occurrence l'arachide. Toutefois, pour les centrales du Sud, l'on fit appel à l'huile de poisson d'eau douce du Cambodge, meilleur marché. L'Institut Océanographique créa donc un office de récolte des huiles et déchets de poisson, financé par l'Office Indochinois du Crédit Agricole et Artisanal Mutuel, et qui commenca le ramassage des huiles dès décembre 1941. Actuellement, 2.500 tonnes environ ont été recueillies, couvrant avec de légères restrictions les besoins des centrales électriques jusqu'à courant octobre 1942. Pour compléter ce chiffre, l'on institua en mars 1942 le monopole de l'huile de coprah, confié au « Comité Interprofessionnels des Producteurs d'Oléagineux, Huileries et Industries dérivées ».

La Compagnie Franco-Asiatique des Pétroles commença en octobre 1941, la construction de l'usine nécessaire au traitement des huiles de poisson. Des circonstances imprévisibles en firent retarder la fin de construction. Cependant, dès le début d'avril 1942, les centrales du Sud reçurent du mazout de poisson, en sorte que la soudure fut parfaitement assurée — mais de justesse. Une usine de traitement des déchets, pour graisse lubrifiante, est en cours de construction.

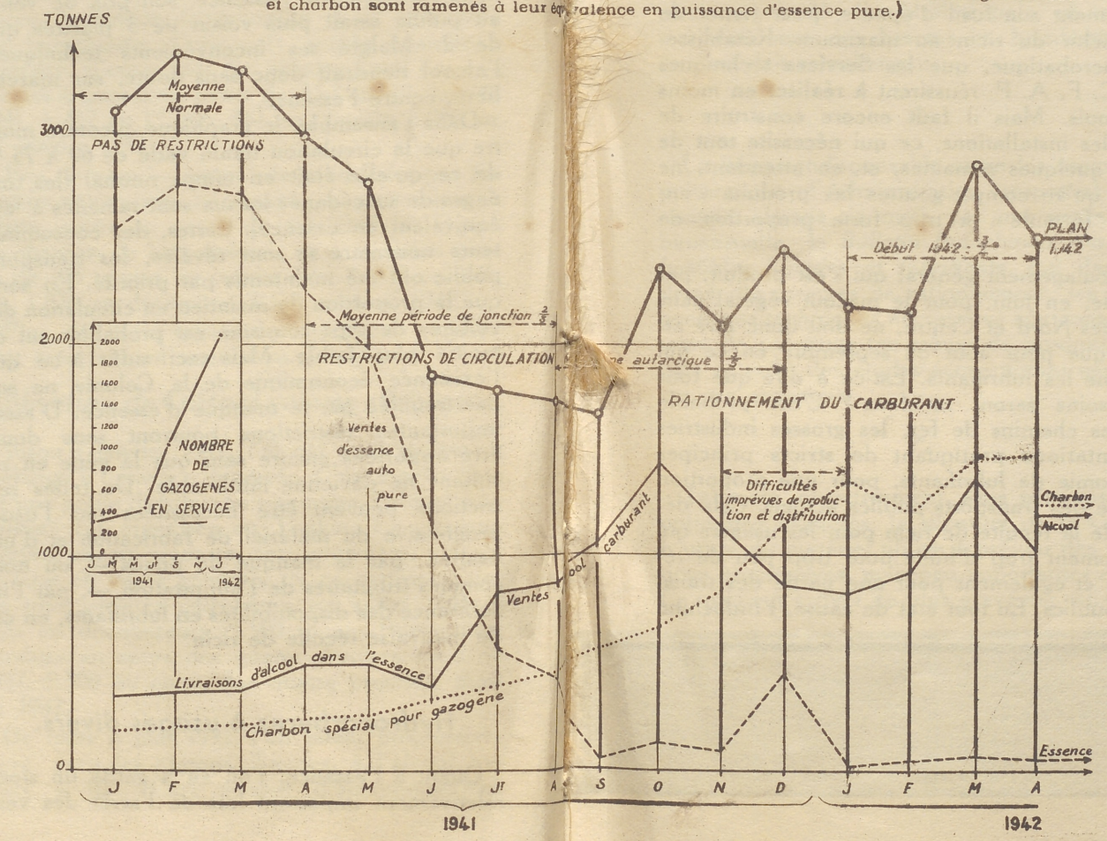
Dès 1941, un industriel de Cholon, M. Delaunay, mit en route le traitement des huiles de poisson (stocks restant de l'ancienne récolte), et en tira un mazout utilisable pour la chauffe et certains diesels, ainsi qu'une graisse lubrifiante. Un puissant moteur de la Société des Brasseries et Glacières, à Saigon, utilise exclusivement ce mazout depuis plus de six mois, sans le moindre incident. M. Delaunay a également monté un four à stéarine ; les déchets de graisse de poisson fournissent donc, en petite quantité il est vrai, un succédané pour la paraffine nécessaire à la fabrication des bougies.

Du côté des mazouts végétaux, la mise au point technique du produit optimum fut faite par la C. F. A. P., à la suite de mois d'études. La diffusion du « mazout V » commença en février, et, avec la récolte de l'arachide et du coco, prend actuellement une grande ampleur. La jonction a également été assurée de justesse, mais tous les usagers d'importance économique sont servis et ne seront pas gênés de ce fait. Les



Les nouveaux réservoirs de stockage des installations récemment construites à Phnom-Penh pour le traitement des huiles de poisson.

Graphiques montrant le développement du nombre des gazogènes en 1941, et les consommations d'essence importée et succédanés locaux (alcool et charbon à gazogène), de janvier 1941 à avril 1942 (les tonnages d'alcool et charbon sont ramenés à leur équivalence en puissance d'essence pure.)



centres de production du mazout végétal de la C. F. A. P. sont Thuong-ly, Tourane et Saigon.

L'extension correspondante de production de l'arachide, décidée au premier semestre de 1941, fut confiée aux Chefs d'Administration locale, la collecte étant effectuée et financée par les Coopératives de l'O. I. C. A. A. M. Si les résultats obtenus dans le Sud, au début de l'année, furent peu satisfaisants, la récolte actuelle de l'Annam fournit d'importants tonnages, qui, complétés par ceux des huiles de coco du Sud et de l'Annam, semblent garantir l'approvisionnement normal en mazout jusqu'à la récolte suivante, sans que pour cela la fabrication des huiles de table doive être restreinte. Bien entendu, l'huile brute étant réservée par priorité à ces usages, ne pourra pas être trouvée facilement sur le marché.

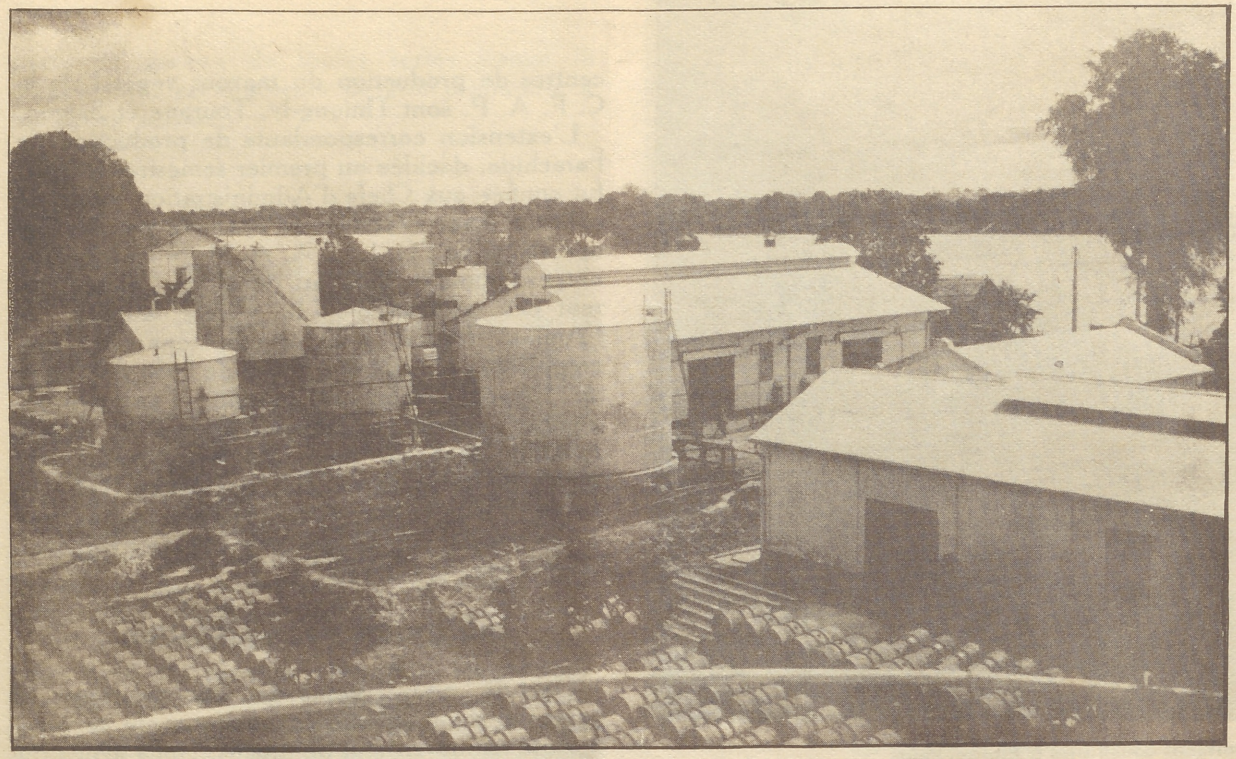
Lubrifiants de substitution.

C'est là, nous l'avons dit, que se trouve le principal du problème économique qui se pose à toute nation en état de blocus. Nous avons dit également l'importance du stock minéral qui restait à la Colonie au début du blocus. La matière première principale des huiles succédanées est le ricin. Compte tenu des stocks résiduels d'huiles minérales, le plan de production pour 1942 fut fixé, au milieu de 1941, à 2.000 tonnes d'huile de ricin, soit le double de la normale. Il devra être de 3.000 tonnes pour 1943. Le monopole du ricin, créé en octobre 1941, fut réalisé dans les mêmes conditions que celui de l'arachide.

Du point de vue technique, le problème était ardu. S'il est facile de fabriquer, à base de ricin et d'arachide, les huiles courantes pour paliers, essieux, etc..., il n'en est pas de même pour les huiles à cylindres de machines à vapeur, de moteurs diesel ou à gaz pauvre, des carters d'automobiles. Le mérite de la mise au point de ces fabrications revient à la Compagnie Franco-Asiatique des Pétroles, dont les études minutieuses permirent, de fin 1941 à juillet 1942, de mettre en distribution, outre une gamme complète d'huiles fines pour broches et mouvements ordinaires, une graisse de haute qualité (nous avons parlé plus haut des autres graisses, à base de poisson), des huiles à machines à vapeur saturée et moyennement surchauffée. Récemment, le service technique de cette Société a découvert, ce qui semblait techniquement bien improbable, une huile supportant les plus fortes surchauffes. Elle vient en outre de mettre au point, après cinq mois de travaux, le produit le plus impatiemment attendu du public : l'huile dégommée pour automobiles, moteurs diesel et gaz pauvre.

Ces produits, qui s'étendent et se perfection-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Vue extérieure des installations récemment construites à Phnom-Penh pour le traitement des huiles de poisson. Les nouveaux réservoirs de stockage, un coin de l'aire de stockage en fûts, et des ateliers de traitement.

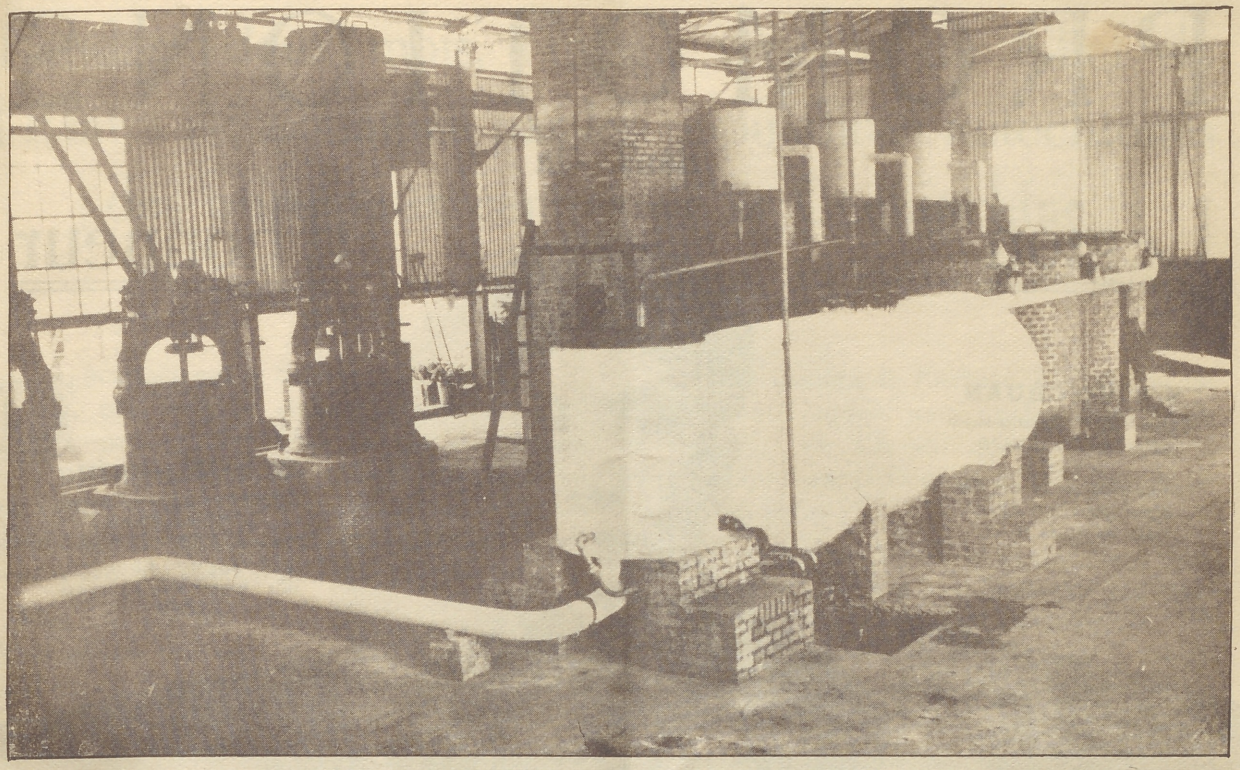
nent chaque jour, grâce à l'usage d'une gamme de plus en plus étendue d'oléagineux locaux, sont fabriqués surtout à Thuong-ly, dans des installations construites de septembre 1941 à maintenant. Usine coûteuse, mais peu spectaculaire, car les réactions se passent à l'intérieur de grandes cuves enveloppées d'isolant thermique (il faut se pencher à l'intérieur pour saisir toute la complexité des appareillages), et à laquelle est suspendue, on peut le dire, presque toute l'existence économique de la Colonie (chemins de fer spécialement).

Une installation de régénération des huiles usagées y a été adjointe. Elle permet, grâce au système de collecte des huiles d'automobile usagées, institué en janvier 1942, de tenir sans graves répercussions, en attendant que l'huile locale, qui vient d'être mise au point, puisse être fabriquée industriellement et diffusée chez les usagers.

Ainsi donc, l'aspect technique de la question est tout à fait rassurant. Mais diverses circonstances ont sérieusement mis à mal le plan quantitatif, ne serait-ce que la certitude d'une récolte de ricin inférieure aux prévisions. Il a fallu, toutes fabrications étant déjà au point, changer brutalement son fusil d'épaule, pour tenter de s'affranchir du ricin au maximum. Rétablissement acrobatique, que les Services techniques de la C. F. A. P. réussirent à réaliser en moins d'un mois. Mais il faut encore construire de nouvelles installations, ce qui nécessite tout de même quelques semaines, et, en attendant, ne lâcher qu'au compte-gouttes les produits « ancienne formule » à trop forte proportion de ricin.

Le soulagement général qui s'est produit, par exemple, en juin, pour le mazout végétal dans les zones Nord et Centre, ne doit donc être attendu que pour août ou septembre en ce qui concerne les lubrifiants. Est-ce à dire que tous les besoins seront satisfaits ? C'est probable pour les chemins de fer, les grosses industries et plantations pratiquant de stricts principes d'économie de lubrifiants, pour une proportion sensible des transports publics actuels. Cela dépend de la récolte de ricin pour les usagers qui consomment trop d'huile pour trop peu de résultats, et également pour une partie des transports publics. En tout état de cause, l'Indochine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'atelier de finissage du mazout de poisson, construit au début de 1942. Capacité de traitement : 25 tonnes par jour.

satisfera à une forte proportion de ses besoins normaux. Elle est loin d'être amenée aux restrictions qu'a dû subir la Métropole, où un sixième seulement des besoins en lubrifiants peut être satisfait actuellement.

***

La liaison indispensable entre les usagers importants et l'Administration responsable est assurée, depuis six mois, par une petite revue bimensuelle, le *Bulletin Indochinois des Combustibles liquides et lubrifiants*, qui donne le détail des mesures de rationnement, les renseignements techniques nécessaires aux consommateurs de substituts (ou même de produits d'origine et enfin des études économiques générales sur ces questions.

***

Telle est, objectivement, sans pessimisme, ni optimisme exagérés, la situation de la Colonie. L'usure du matériel oblige à prévoir des restrictions progressives, mais peu importantes encore. Ce qui peut arriver de plus grave est sans doute la suppression des cartes de rationnement du tiers des véhicules en circulation, tant à cause de l'alcool, que des lubrifiants et des pneus ; peut-être la suppression des lubrifiants à certaines industries de doublure, à mauvais rendement, peut-être un léger renforcement des restrictions à la distribution d'électricité des centrales diesel ou à gaz pauvre. De même, en raison des modifications nécessaires à la fabrication des lubrifiants, le début du deuxième semestre ne sera pas facile à passer.

Mais, dans l'ensemble, l'économie de la Colonie ne périra pas du fait du blocus des hydrocarbures. C'est un beau résultat et que beaucoup de pays peuvent envier à l'Indochine. Pour juger honnêtement, il ne faut pas comparer à ce qui se passait avant guerre, mais bien à la situation qu'aurait l'Indochine, après dix-huit mois de blocus, si administrations et industriels n'avaient réagi et agi énergiquement. Ce résultat n'a pas été facile à obtenir, car engageant des techniques souvent mal connues — dans un pays où la proportion d'ingénieurs est insuffisante — et obligeant à une lutte souvent épuisante contre la matière et bien souvent, aussi, les hommes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PROMOTIONS

dans la

Légion d'honneur



S. E. VO CHUAN
Tuan-Vu de Quang-Ngai
Né le 5 août 1896
à Huê.
Chevalier de la Légion
d'honneur par décret
du 14 mars 1942.



M. HUM NHAING
Conseiller au Sala Ouiar
à Phnom-Penh.
Né en 1889. Chevalier
de la Légion d'honneur
par décret du 14 mars
1942.





M. NGO VAN GIUC
Chef du Bureau de
l'Etat civil à la Mairie
de Hanoi.
Poète de talent. Né le
5 août 1887, à Hanoi.
Chevalier de la Légion
d'honneur par décret
du 14 mars 1942.

M TRINH BA BICH
Chef de Bureau
à la Direction des Finances.
Né à Hanoi le 7 octobre 1886.
Chevalier de la Légion
d'honneur par décret du
14 mars 1942.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pendant deux mois, l'image vénérée du Chef de l'Etat a été acclamée par les populations autochtones des principaux centres de la Cochinchine.

par HUYNH VAN CHINH.

ORGANISÉE par le Service local de l'I. P. P. une tournée cinématographique comprenant des films sur la Révolution Nationale et les voyages du Maréchal en France a parcouru le pays en tous sens, des plaine alluvionnaires du Transbassac aux terres rouges des plantations de l'Est.

Plus de 200.000 Annamites, Cambodgiens, Moïs ont pu voir ainsi de près l'Auguste Vieillard qui, à 84 ans, a fait don de sa personne à la Patrie, acceptant de prendre sur ses épaules encore robustes le lourd fardeau d'une défaite inattendue.

Sa silhouette juvénile, ses allures simples, son abord bienveillant ont conquis entièrement le cœur de ces *nhà-quê* pour qui le respect de l'âge et l'amour de la simplicité sont des qualités dominantes. Devant l'écran, ils se sont associés à l'émotion et à l'enthousiasme des foules françaises sur le passage du Chef de l'Etat dans les régions industrielles et agricoles de la France.

Partout, dans les localités où ont eu lieu les représentations dont la majeure partie des habitants n'avaient jamais vu jusque là de cinéma, fusèrent des *cha !* d'admiration pour les prouesses des athlètes de la Cité du Muscle d'Antibes, le travail acharné des pionniers du Camp 1088 et les manifestations grandioses de peuple de France en l'honneur du Maréchal.

Tout était nouveau pour ces populations des campagnes de la Cochinchine sevrées des distractions que connaissent seuls les privilégiés des grandes villes.

Nous revoyons encore par la pensée, cette *bà già* de Cai-tâu-ha (province de Sadec) qui, sa chique de bétel plein la bouche, manifesta bruyamment sa stupéfaction en ces termes : « C'est la première fois de ma vie que je vois marcher des êtres humains sur un morceau de toile tendue », voulant dire, dans son langage imagé, qu'elle assistait pour la première fois de sa vie à une séance de cinéma.

Dans une localité de Rachgia, à Vi-thanh, un vieux *nhà-quê* auquel nous expliquâmes, en le lui montrant sur l'écran, que le Maréchal a 86 ans et qu'il est le Chef de l'Etat français, ne voulut rien savoir :

« Vous voulez vous moquer de moi, sans doute ? répondit-il, 86 ans ! ce Monsieur qui marche si allégrement ? Ce n'est pas possible ! Eh bien, moi, je n'ai que 65 ans, et déjà je traîne avec beaucoup de peine mes jambes alourdies. »

Et ce geste du plus haut burlesque d'un Cambodgien de Trà-cu (province de Travinh), essayant de découvrir derrière le pavillon du haut-parleur le *Ong Tây* qui faisait des discours pendant les séances !

L'engouement des gens habitant les centres les plus excentriques pour le spectacle qu'on leur avait annoncé était tel que, bien longtemps avant les représentations, nous pûmes assister à l'arrivée de familles entières dans de petits *chiêc xuông* — petites embarcations en bois — venues de dix à quinze kilomètres à la ronde. Et ces familles, en attendant la tombée de la nuit, s'installaient tranquillement à l'ombre, sur les berges des arroyos, pour préparer leur repas du soir dans des ustensiles qu'elles avaient eu soin d'emporter avec elles.

Quelquefois, la pluie nous surprit au cours des représentations en plein air, et les spectateurs, pour ne rien perdre des films projetés, restèrent stoïquement debout sous l'ondée qui ruisselait sur leurs corps.

Mais ce qui nous a le plus frappé, ce n'est pas tant la surprise ou la curiosité que l'émerveillement de tous et particulièrement des vieilles gens pour l'activité inlassable, la démarche majestueuse et allègre du Maréchal, l'aisance et la bonhomie avec lesquelles il accueille tous ceux qui se précipitent au-devant de lui. Et quand on faisait comprendre à ces braves gens que ce Chef est un vieillard de 86 ans, ils ne pouvaient en croire leurs oreilles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Tournée du Maréchal, organisée par le Service de l'I. P. P. avec le concours dévoué des autorités locales des centres administratifs par lesquels elle a passé, a produit sur l'esprit des populations autochtones un effet moral considérable.

Grâce à un programme heureusement choisi, ces populations ont pu se rendre compte que la Mère Patrie, malgré ses douloureux revers garde toute sa foi en l'avenir, parce qu'elle a trouvé dans le Maréchal le Chef qui saura lui redonner sa grandeur d'antan et la place qu'elle n'aurait pas dû quitter dans le concert des nations.

Les athlètes de la Cité du Muscle et les pionniers du Camp 1088 leur ont donné une idée de la volonté et de la ténacité du peuple français pour refaire une France nouvelle, et ce sera avec confiance que la jeunesse et les artisans annamites suivront les efforts de nos dirigeants dans la voie tracée par le Maréchal pour la rénovation de l'Empire.

Quelques aperçus de l'armée et de la marine passées en revue par le Chef de l'Etat au cours de ses tournées leur ont fait comprendre que la France, tout en pansant ses blessures, n'oublie pas sa tâche de défendre l'intégrité de son Empire et de sauvegarder la paix de tous les peuples qui travaillent et prospèrent à l'ombre de son drapeau.

Il n'est pas de meilleure forme de propagande que les images de la vie réelle pour affermir la confiance des populations autochtones en la destinée de la France et la leur faire aimer davantage dans ses malheurs.

L'image du Maréchal tend à s'identifier à celle de ces grands sages et de ces grands éducateurs qui surent jadis, il y a des centaines d'années, en Asie et en Europe, émouvoir les hommes et les peuples par la beauté de leur vie et la vertu de leur morale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CROQUIS TONKINOIS

Le bébé sur la route

par G. DUFRESNE (Binh-Yên)



Quand la sœur de Nam sort du village, soit pour aller puiser de l'eau, soit pour porter le riz aux travailleurs de la maison, elle n'oublie jamais de prendre le petit Nam à califourchon sur sa hanche et de l'emmener avec elle. Il faut qu'elle n'ait qu'une bien courte commission à faire pour le laisser à la seule garde du chien Quit.

Le bébé ne demande qu'à sortir, car on finit par se lasser de tout, même des voyages de découverte faits à quatre pattes dans la cour, de la citerne aux aréquiers et des aréquiers à la citerne. Sans rien dire, dès qu'il comprend que sa sœur va l'emmener, il s'assied par terre et tend ses deux petits bras pour qu'on le prenne. Sans même y penser, il s'accroche des doigts et serre les jambes pour ne pas tomber et réserve toute son attention pour le monde extérieur.

Tant qu'on n'est pas sorti du village, le bébé se sent chez lui. Il connaît toutes ces paillotes mal alignées, ce chemin boueux où les villageois se résignent à marcher jusqu'aux genoux dans l'ordure pendant quatre mois de l'année plutôt que de se mettre une bonne fois à faire un remblai solide. Il connaît les buffles qui le regardent de leurs gros yeux apeurés et que des *bécons* à peine plus grands que lui-même mènent à leur fantaisie. Tout cela lui est familier ; il faut l'apparition terrifiante d'un colporteur chinois en veste bleue ou d'un Français qui chasse, accompagné de chiens aux formes et aux couleurs bizarres, pour lui enlever un petit peu de son assurance.

Mais, quand on a passé la porte, tout change. On entre en pays sinon inexploré, du moins peu connu ; et c'est bien plus intéressant, car chaque tournant du chemin est susceptible d'amener quelque étonnante nouveauté. D'ailleurs, même si rien d'inaccoutumé n'apparaît, la nouveauté du lieu lui-même est pour le bébé une source de perpétuelle surprise.

On quitte le village et l'on s'en éloigne. On marche, on marche, on va très loin. Comment va-t-on faire pour retrouver le plateau de riz lorsque le soleil sera près de se coucher ? Et tandis que ce bébé se pose cette angoissante question, voilà la porte du village qui surgit devant lui, et l'on entre, et le riz fume dans les bols, sur le plateau. Est-ce qu'une main gigantesque et invisible a soulevé le village pour le poser où il apparaît ainsi ? Mais personne ne semble surprise et Quit, le chien jaune, étendu sur les carreaux de *Bat-tràng*, les pattes de derrière allongées pour avoir le ventre au frais, somnole paisiblement. Il faut l'arrivée du bébé et de sa sœur pour le tirer de sa nonchalante indifférence.

Il y a encore autre chose de bien curieux dans ces expéditions lointaines : la porte franchie, plus de paillotes. Les arbres qui sont si hauts, dans le village, quand on les regarde de leur pied, sont ridiculement petits. De l'herbe partout, et l'espace vide est fermé par des bouquets de plantes pas plus hautes que des herbes, mais qui ressemblent à des bambous. Toutes ces choses bouleversent de fond en comble les notions que le bébé s'est faites sur l'espace, dans la cour de la maison paternelle...

Presque toujours, la grande sœur, quand elle emmène Nam avec elle, grimpe la pente de la digue et suit celle-ci. D'abord on voit le fleuve qui, selon les saisons, brille à trois cents mètres de là ou vient lécher la pente du remblai. C'est là une chose si admirable que le bébé ne songe plus à examiner ce qui l'entoure. Cela coule presque sans bruit, sans arrêt, entre les rives immo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

biles que la vie campagnarde emplit d'appels et de rumeurs. Sur cette surface, on voit comme de gros insectes dont les pattes rament lentement et qui, parfois, portent sur leur dos une ou deux ailes inégales couleur de cu-nâu. Le soleil implacable s'y double au milieu d'une aveuglante nappe de lumière, et, les jours de vent, le murmure aérien des cerfs-volants domine le bruissement du fleuve.

Puis on redescend la contre-pente et l'on s'enfonce dans la plaine sur une route empierrée qui, au rebours des chemins de la campagne, va tout droit devant elle, bordée par des rizières et des étangs. C'est alors le moment d'ouvrir bien grands les yeux, car cette route est bien différente des villages ! Il est rare que l'on n'y fasse pas quelque rencontre pleine d'intérêt.

On y voit parfois, pas souvent, mais bien trop souvent encore au gré du bébé, des choses extraordinaires qui n'ont rien de beau, font du bruit et sentent mauvais. Ce sont des bêtes venues sans doute des profondeurs infernales, car elles poussent, lorsqu'elles aperçoivent un homme, d'horribles et profonds mugissements. Elles ont des pattes toutes rondes qui semblent dévorer la route. Elles soulèvent à leur passage toute la poussière du chemin. Enfin, un nuage de fumée les suit presque toujours pendant leur marche, et, la nuit, leurs yeux énormes s'allument comme ceux des chats et jettent devant eux deux gerbes de flamme.

dès lors tout danger écarté ; il risque un œil par dessus l'épaule de Chi Ca et regarde. Car, chez lui, la curiosité est toujours plus forte que la peur.

Malgré tout, il aime mieux ne pas faire de ces rencontres, surtout qu'il y a sur la route tant de choses intéressantes que l'on peut regarder sans se coucher ! Il s'y déroule, selon les saisons, tout le kaléidoscope de la vie rurale, et le bébé sait déjà très bien ce que vont faire tous ces gens qui passent.

Au commencement de l'année, dès que le premier notable a « mis la terre en mouvement » avec un soc de charrue, les plus pauvres commencent le travail. Ils s'en vont par les chemins avec une houe sur l'épaule, ou bien un râteau étroit. En effet, le riz du cinquième mois est déjà grand, et l'herbe pousse abondamment dans la rizière. Il faut arracher toute cette végétation parasite qui nuirait à la récolte.

Ceux qui portent une houe s'en vont vers les terrains élevés s'occuper des cultures à sec : on trace les planches hautes et étroites où l'on plantera les boutures de patate, où l'on sèmera côte à côte le maïs et les haricots. A ces endroits de la campagne, la gaîté du Têt dure encore pour les travailleurs, et, si le temps est encore clair et sec, d'un sillon à l'autre des plaisanteries s'échangent, se croisent et provoquent d'interminables cascades de rires.



Quand le bébé voit une de ces choses qui s'approche au loin, annoncée par ses mugissements et sa poussière, il serre plus fort ses petites jambes sur la hanche de sa grande sœur. Mais il ne fait pas comme les autruches et les autres bébés qui se cachent les yeux et croient

C'est un peu plus tard que les gens passent avec la faucille dont le manche est en bois de goyavier. Ce manche se rabat en un long crochet pointu avec lequel on isolera la poignée de tiges à couper en une fois. A ce moment de l'année, on se presse davantage, car deux heures de pluie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

suffisent pour abîmer une récolte, et le propriétaire n'est vraiment tranquille que lorsque les gerbes coupées sont à l'abri dans les vérandas et sous les auvents de sa maison.

Lorsque, sur les balances, que des femmes, d'un pas rythmé, portent sur les étroites diguettes des rizières, on voit de jeunes plants de riz récemment arrachés des semis, le petit Nam sait bien que ces repiqueuses, dans l'eau jusqu'aux genoux, vont piquer de fleurons verts la nappe boueuse des rizières. Il connaît leurs chants, pendant cette occupation, et l'espoir qu'ils expriment de voir, dans quelques semaines, toutes ces frêles plantes se toucher de leurs feuilles vertes, et préparer silencieusement leur grain lourd, sous le soleil...

Il en reconnaît bien d'autres au passage, et des images innombrables sont déjà fixées d'une manière indélébile dans ses grands yeux attentifs et sa petite cervelle de bébé. Il n'oubliera plus rien de tout cela ; les études, les travaux, les tracas futurs passeront sans les effacer sur ces impressions de son enfance, et, quand il sera vieux, il désirera retourner à son village vivre parmi ses bébés à lui. Quand il se promènera sur la route avec eux, le soir, pour rentrer à la maison, il retrouvera dans son souvenir l'étonnement qu'il avait alors, lorsqu'il voyait l'ombre immense de sa petite grande sœur les précéder sur le chemin...

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 28 JUILLET AU 4 AOUT 1942

LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

Dans le Pacifique.

Le total des navires coulés par la marine japonaise du début de la guerre de la Grande Asie à la date du 10 juillet serait de 374, faisant un tonnage total de 2.000.000 de tonnes environ.

En Chine.

Les forces japonaises et manchoues ont combattu avec succès les communistes chinois à l'Ouest de Changpeh, dans la province de Chahar. Elles ont procédé à des opérations de nettoyage dans le Nord du Hopeh.

Dans l'Est de la province du Kiangsi, aux environs de Kweiki, et dans l'Est du Kouangtung, aux environs de Chaochow, les troupes japonaises ont attaqué et mis en déroute des éléments de l'armée de Chungking.

En fin de semaine, les troupes japonaises ont déclenché des opérations contre plusieurs divisions de Chungking à 150 kilomètres au Sud de Hangchow. Ces opérations impliqueraient la reprise de l'offensive japonaise dans le Chekiang et dans le Kiangsi.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

En Russie.

Des combats d'une exceptionnelle violence ont eu lieu dans le secteur de Voronej, où les troupes allemandes paraissent se tenir sur la défensive. Vers la fin de la semaine, les Russes, à l'Ouest de la ville, ont amorcé sans succès une offensive en direction de Turovo.

Les troupes allemandes qui avaient atteint vers le 27 juillet la rive droite du Don à Keltskaya (dans la boucle du fleuve, à 70 kilomètres dans l'Ouest de Stalingrad), se heurtèrent à une résistance désespérée des Russes. Dans ce secteur, les tentatives allemandes pour traverser le Don et les contre-attaques soviétiques se sont succédées pendant toute la semaine à une cadence extrêmement rapide. Les deux adversaires ont éprouvé de lourdes pertes.

Plus au Sud, l'armée de von Bock, qui a franchi le Don à Rostov le 26 juillet, puis à Tsymlanskaya et aux confluents de la Manytch et de la rivière Sal le 29 juillet, a progressé au cours de la semaine dans trois directions : d'abord à l'Ouest, le long de la route de Novorossisk où ont eu lieu des opérations de nettoyage contre des centres de résistance soviétiques le long de la mer d'Azov ; cette colonne était arrivée en fin de semaine à Kutchtchevo. La colonne du centre, qui semble avoir Krasnodar comme objectif, est arrivée à un point à 50 kilomètres au Nord-Est de cette ville. Enfin l'aile gauche de l'armée allemande, la plus puissante en effectifs, après avoir coupé la ligne de chemin de fer de Krasnodar à Stalingrad à Proletarskaia, le 30 juillet, a occupé la ville de Krasnaia-Poliana le 1er août et semble se diriger sur Armavir et Vorochilovsk.

D'autre part, l'infanterie allemande — aidée de parachutistes — a franchi le détroit de Kertch le 30 juillet et a réussi à débarquer dans la presqu'île de Taman.

En Afrique du Nord.

En Egypte, la contre-attaque d'Auchinleck, qui semblait s'amorcer favorablement la semaine dernière, s'est apaisée et maintenant les Alliés semblent revenus sur leur ligne de départ.

Atlantique.

De source allemande, 800.000 tonnes de navires marchands alliés ont été coulées en juillet.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AMÉRIQUE

Création d'un Commandement suprême des forces alliées.

Traitant la question du commandement suprême des forces alliées, un journal américain a mentionné outre le général Marshall, le général américain Mac Arthur, le général français de Gaulle et le général canadien Mac Naughton. La presse américaine demande que ce poste soit réservé à un général américain.

Construction d'avions géants de transport.

En Amérique, on a prêté beaucoup d'attention aux paroles de l'amiral allemand Fricke qui disait : « Si nos ennemis construisent plus de navires de commerce, nous construirons plus de sous-marins qui continueront à couler plus de navires qu'ils n'en peuvent construire », et c'est pour désorganiser les plans allemands que l'on étudie de plus en plus sérieusement les transports par avions. La commission nommée aux Etats-Unis pour l'étude de la question a recommandé que la production actuelle des avions marchands soit doublée et que leurs dimensions soient portées à 70 tonnes comme pour le type *Mars*.

D'autre part on annonce, le 31 juillet, l'arrivée à Washington de Henri Kaiser qui est considéré aux Etats-Unis comme le « génie » de la production ; il est arrivé avec un plan pour la construction de 5.000 gros avions de transport.

EN FRANCE

Le 2e anniversaire de la Légion.

Le 2e anniversaire de la Légion aura lieu cette année le 30 août, au plateau de Gergovie, près de Clermont-Ferrand. C'est ce même plateau qui fut le théâtre, il y a vingt siècles, de la lutte pour la patrie gauloise et de la mort glorieuse de Vercingétorix. Dans tout l'empire, à partir du 1er juillet et dans la Métropole ; à partir du 23 août chaque section communale de la Légion prélèvera sur un point de son territoire qui lui paraîtra le mieux choisi une poignée d'humus. Dans chaque union départementale, les sachets seront vidés dans une urne qui sera apportée le 30 août à Gergovie. Puis, de toute cette terre les mains des légionnaires feront un ciment : le ciment symbolique de l'Unité française.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

« Dernière étape ».

Ce serait l'étape de la folie. Ainsi en juge Roland Séguy dans l'IMPARTIAL du 29 juillet 1942.

Charles Maurras jugeait l'an dernier, dans son admirable exposé de l'histoire contemporaine, que l'Angleterre perdait graduellement sa raison, à base essentielle d'instinct animal ; ce qui n'était, en 1941, qu'hypothétique, se touche aujourd'hui littéralement du doigt. Un irréfutable témoignage ne nous en a-t-il pas été donné voici quelques jours, à propos des offres secrètes présentées à Ankara par l'ambassadeur de Grande-Bretagne ?

La B. B. C., à notre connaissance, n'a pas nié ces invraisemblables propositions qui attribuaient tout simplement à la Turquie, le Liban et les Etats syriens.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis la honteuse « victoire » que le gaullisme fondait à Beyrouth et Damas, des gouvernements chargés de désapprendre aux Syriens et aux Libanais l'amour immémorial de notre pays. Six mois plus tard, Londres tentait (en vain, car un Lawrence ne se remplace pas) de constituer au profit de sa politique arabe un royaume de Syrie. Et maintenant, prise à la gorge en Moyen-Orient, l'Angleterre, d'un geste large, donne les Etats syriens à la Turquie !

Que fera la Turquie ?

Après la conquête du Caucase, écrit Jean Saumont dans la VOLONTE INDOCHINOISE du 31 juillet 1942, *non seulement les Allemands obtiendront du carburant en quantité illimitée mais encore, arriveront à une nouvelle frontière turque. Ankara serait alors susceptible de modifier une position de neutralité qui, de toutes façons, ne peut durer indéfiniment.*

Le discours de Sir Stafford Cripps.

L'inquiétude britannique, écrit Paul Davrigny dans l'OPINION du 29 juillet 1942, *est révélée d'ailleurs d'une façon encore plus nette dans le discours de Sir Stafford Cripps. « Il est possible que Gandhi obtienne la désobéissance civile », déclare le lord du Sceau privé. Mais la « désobéissance civile » c'est le sabotage de l'effort de guerre aux Indes, c'est peut-être la ruine définitive des espoirs anglo-saxons en Asie.*

Rien d'étonnant à ce que le Gouvernement britannique lance par la bouche de son représentant cet avertissement non déguisé : « Quelles que soient les mesures que nous jugerons nécessaires de prendre, nous devons les prendre sans peur ».

Le discours de sir Cripps n'a probablement pas d'autre but que de faire entendre la « voix de la raison » et d'expliquer au brave « Américain moyen » que le moment n'est plus de tergiverser, que tout l'avenir des intérêts américains en Asie est en jeu. L'importance militaire et stratégique de l'Inde est d'ailleurs telle que nous pouvons être assurés d'une chose : les puissances anglo-saxonnes sont décidées à s'y maintenir à tout prix.

Les nouvelles recrues du Gaullisme.

Dis-moi qui tu rassembles et je te dirai qui tu es, écrit l'ACTION du 1er août 1942 :

Quand de Gaulle faisait du racolage dans les camps des réfugiés français en Angleterre, sa particule, sinon sa morgue, était atténuée par la présence à sa gauche du Boris (de la Lumière) *et à sa droite d'un Weill quelconque.*

Voici que Reuter, *le 27 juillet, nous apprend que son comité s'enrichit du professeur André Philip.*

Ce personnage, au verbe haut, avait déserté sa chaire pour être élu député socialiste-unifié de Lyon, contre un patriote. Il jouissait d'une notoriété particulière, en tant que représentant, particulièrement agressif, des objecteurs de conscience.

Il disait volontiers jadis qu'il n'était point un socialiste-unifié, mais un travailliste...

Si c'est lui qui doit attirer au gaullisme les membres des divers enseignements, les patriotes ont plus à s'en réjouir qu'à s'en alarmer.

Quant au jeune Soustelle, agrégé de philosophie, collaborateur des Rivet et Langevin, dont le grand titre scientifique est d'avoir été chargé de mission en Mexique, il était l'heureux propriétaire du journal Le Petit Méridional, *organe des Loges et du Front populaire dans le Languedoc avant 1940.*

Tout cela est admirablement logique !

EN FRANCE

La France, pays non de la mesure, mais de la rigueur.

La France classique, écrit Jean Lamarche dans FRANCE-ANNAM du 28 juillet 1942, *et même romanesque et romantique affirme dans ses lettres et dans ses arts qu'elle est un pays amoureux de la rigueur. Elle aime les choses exactes ; les certitudes aux con-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tours précis n'ont jamais tenté en vain l'imagination de ses poètes et l'intelligence de ses philosophes. En Corneille, La Fontaine et Malherbe, reconnaissons ce goût de la sécurité et de l'équilibre, de la vraie grandeur ; ils ont pu le chanter sur des musiques différentes ; au fond demeure la même exigence, celle que Péguy admirait chez les paysans de l'Orléanais et jusque dans la minutie de sa pauvre femme de mère à rempailler des chaises.

EN INDOCHINE

A propos de « Mélanges » de Pham-duy Khiêm.

Un livre comme « Mélanges », écrit Nguyên-tiên-Lang dans FRANCE-ANNAM du 29 juillet 1942, *montre cette rencontre des cultures européenne et asiatique dans l'attitude identique que ces cultures enseignent a adopter devant la vie. « C'est ainsi que j'insère à mon tour ma modeste action dans l'éternelle roue, simplement, sans tristesse ni fierté, avec sérénité, en pensant que la plupart des noms que je murmure encore en moi-même vous sont déjà, à tous, inconnus ».Cette phrase, qui termine un* Discours de Distribution des Prix *prononcé un jour de juin 1937 à Hanoi, et inséré au milieu du recueil des* Mélanges, *cette simple phrase, ne nous dévoile-t-elle pas une âme tout en nous retrempant dans la tradition des anciens lettrés, fidèles au devoir toujours, mais avec un brin de désenchantement ?*

Les échanges intellectuels entre l'Indochine et le Japon.

Un grand intérêt, écrit la PATRIE ANNAMITE du 27 juillet 1942, *est porté par tous les éléments instruits du pays aux manifestations d'échanges culturels entre l'Indochine et le Japon. Les journaux consacrent de nombreux articles à l'exposition d'art moderne indochinois à Tokio qui se prépare activement. Il est satisfaisant pour l'informateur de noter que l'opinion publique est unanime sur le point que nous venons de signaler : que l'exposition d'art moderne indochinois soit une exposition de la qualité, — qu'elle doive montrer aux Japonais que la culture française est parvenue en ce pays à ce beau travail d'anastylose dont parla récemment un de nos éminents amis transposant sur le plan humain et colonial une méthode archéologique et y ajoutant une poignée de vues pertinentes, — qu'elle doive, cette exposition, manifester que l'art indochinois ne produit pas des ersatz d'art, mais des œuvres ayant un caractère indochinois spécifique, résultant de l'harmonieuse synthèse de la méthode française et de l'âme annamite ou khmère ou laotienne : tous là-dessus sont d'accord.*

C'est un devoir à remplir vis-à-vis de la France et de l'Empire que d'attester que le culte des valeurs spirituelles reste intact et que l'espoir n'est pas éteint.

Un accord pour l'échange d'étudiants entre l'Indochine et le Japon, écrit le DIEN-TIN du 28 juillet 1942, *vient d'être signé à Hanoi. Cet accord est la « conclusion naturelle » des progrès dans les relations nippo-indochinoises.*

Plus que quiconque nous savons que la France est toujours la « patrie des arts, de la haute culture, de la recherche désintéressée », comme a dit le Maréchal. Où que l'on fasse ses études, on ne saurait oublier surtout dans les circonstances actuelles que Paris est la capitale intellectuelle du monde. Tout le monde reconnaît que la « culture française ainsi que la vie en France est imprégnée d'une noblesse, d'une délicatesse que n'a aucun pays ».

Mais qui ne désire après avoir fait ses études en France, compléter sa formation au Japon ?

En signant l'accord pour l'échange des étudiants, le Gouverneur Général répond à l'espoir des étudiants français et annamites de ce pays et veut surtout montrer à tout le monde que la France, fidèle à sa mission traditionnelle, est toujours prête à aider les peuples protégés à s'occuper d'eux-mêmes, de leurs propre sort.

Pour rendre la ville de Hanoi plus belle.

La ville, écrit le VIET-CUONG du 1er août 1942, *s'était métamorphosée d'une manière complète, à l'époque où M. Eckert prit en mains ses destinées. Mais les travaux d'aménagement sans cesse poursuivis n'ont pas encore abouti à la perfection. M. le Gouverneur Général, en conciliant l'ancien et le moderne veut construire une nouvelle ville de Hanoi, plus belle et plus magnifique, digne de tenir tête aux changements de la nature, comme l'a dit notre poétesse.*

La Cathédrale de Saigon.

Du point de vue esthétique, écrit l'OPINION du 25 juillet 1942, *la cathédrale forme une ensemble équilibré. Son style architectural n'est pas nettement défini et n'a aucun caractère colonial.*

Ce qu'il convient de noter, c'est qu'à l'origine elle ne comportait pas de flèches et se rapprochait avec ses deux tours carrées et ses briques roses de certains édifices religieux d'Angleterre. Aujourd'hui, nous sommes habitués à ses deux flèches, qui s'élèvent jusqu'à 57 mètres au-dessus du sol et qui font partie du panorama d'ensemble de Saigon. Soixante années de soleil et de pluies tropicales ont patiné ses murs, qui ont pris une teinte douce, qui n'est pas sans charme.

Sans parler de la décoration intérieure, qui nous entraînerait trop loin, ce qu'il y a de plus remarquables dans cette église est le carillon, de six cloches, d'un poids total de 25 tonnes.

Ce sont assurément les plus belles cloches de tout l'Extrême-Orient.

Le seul reproche que l'on puisse faire à l'église de Saigon, c'est d'être chaude.

La faute en revient à la conception architecturale, qui aurait pu être plus adaptée au climat. Les voûtes emmagasinent l'air chaud et ne facilitent pas la ventilation. Les ouvertures sont également insuffisantes. Si nos renseignements sont exacts, ce défaut d'aération préoccupe en ce moment les autorités religieuses et administratives. Une solution serait même prochainement adoptée, qui consisterait à agrandir certaines ouvertures sans changer l'aspect général de l'édifice.

LA VIE INDOCHINOISE

Le Gouverneur Général visite les travaux du Langbian - Palace.

Dans la matinée du 27 juillet, le Gouverneur Général de l'Indochine s'est rendu au Langbian-Palace, pour examiner, en présence de MM. Lagisquet et Kruze, architectes, les plans d'amélioration de l'hôtel. Il a adressé ses compliments à l'auteur du projet.

Le Gouverneur Général à Saigon.

L'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, et Mme Jean Decoux ont quitté Dalat pour Saigon, où ils sont arrivés le 1er août à 11 heures. Le Gouverneur Général a assisté aux finales des championnats scolaires de natation.

Le Gouverneur Général à Biên-Hoa.

Dans la matinée du 2 août, le Gouverneur Général s'est rendu à Bien-hoa pour présider à l'inauguration du nouveau stade, sous la conduite du Commissaire général à l'Education physique aux Sports et à la Jeunesse, le Capitaine de frégate Ducoroy, et par M. Larrivière, administrateur de la province.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Déclarations de l'Ambassadeur du Japon en Indochine.

Parlant à Dalat, à l'occasion du premier anniversaire du débarquement pacifique des forces expéditionnaires dans le Sud de l'Indochine, S. E. Yoshizawa a évoqué les succès des armes japonaises sur tous les théâtres de guerre où elles ont été engagées, et souligné que l'Indochine, dans le domaine de la co-prospérité, avait pleinement collaboré avec le Japon.

Nouveau Consul Général du Japon à Saigon.

M. Hironobu Onoe, ancien attaché de presse du Bureau des Informations, a été nommé Consul général du Japon à Saigon.

Mesure de bienveillance.

Quatre-vingts individus internés dans les Camps de travailleurs, par application du décret du 21 janvier 1940, viennent d'être rendus à la liberté, par décision bienveillante de M. le Résident Supérieur en Annam.

Après l'incendie d'un quartier de Dalat.

A la suite du grave incendie qui, le 16 juillet, ravagea le quartier du marché, à Dalat, un comité de secours s'est formé, sur l'initiative de Mme Berjoan, femme du Résident-Maire, et de Mme Pham-khac-Hoe, épouse du Quan-Dao du Lang-bian.

Mme Jean Decoux, S. M. l'Impératrice d'Annam, Mme Grandjean et Mme Gautier ont accepté la présidence d'honneur de ce groupement.

Le départ des nageurs du Tonkin pour Saigon

Le 27 juillet, ont quitté Hanoi par l'accéléré, à destination de Saigon, les nageurs du Tonkin sélectionnés pour les Championnats d'Indochine de natation.

Beau succès des nageurs tonkinois à Saigon.

Les nageurs tonkinois ont remporté un magnifique succès à Saigon, gagnant toutes les épreuves des championnats, sauf une, et battant plusieurs records indochinois.

Le départ des étudiants tonkinois pour Angkor.

A l'occasion du départ d'un groupe d'étudiants tonkinois pour Angkor, le Comité d'Echange des Etudiants entre les pays de l'Union a offert, le dimanche 2 août, un thé d'honneur, sous la présidence de M. le recteur Charton.

M. Pham-lê-Bông prononça un discours auquel répondit M. Charton, en une éloquente improvisation.

Distribution des Prix au lycée Pétrus-Ky.

La distribution des Prix au lycée Pétrus-Ky a eu lieu le 27 juillet à 7 h. 30 à la salle du Foyer du Soldat et du Marin, sous la présidence effective du Gouverneur de la Cochinchine.

M. Cosserat, professeur de Sciences prononça un beau discours, et M. Rivoal, prenant la parole à son tour, exalta l'esprit de discipline pour la formation de la Jeunesse dans la France nouvelle.

Mort du peintre Besson.

L'artiste-peintre Besson, ancien directeur des Ecoles de Gia-dinh, inspecteur honoraire des Ecoles d'Art de la Cochinchine, est décédé à Saigon le 30 juillet, après une longue maladie.

Ses obsèques ont eu lieu le 1er août.

L'état général des digues au Tonkin.

Les pluies persistantes ont amené une hausse sérieuse de la plupart des fleuves et rivières du Tonkin. La surveillance administrative des digues a été renforcée.

L'état des digues est resté satisfaisant.

Une prise de soixante tonnes de sel de contrebande.

Des agents de la douane ont surpris à Cua-hoi (Annam), six jonques chargées de sel de contrebande, que le mauvais temps avait forcées à se réfugier dans la baie.

La saisie a été de soixante tonnes environ.

LES LIVRES

" La tache de vin ", de Paul Munier.

Voici un roman, et des meilleurs. L'auteur explique, dans un savoureux avant-propos, qu'il a voulu écrire un roman policier, mais aux péripéties possibles et dont les personnages seraient plausibles ; il s'est donné comme règle d'étudier et de camper ces personnages de telle façon qu'ils soient, du point de vue psychologique, des êtres parfaitement admissibles, vrais.

Il a doublement réussi. D'abord parce que l'aventure, aussi troublante et passionnante qu'elle soit, ne glisse jamais à l'absurde ; ensuite parce que les héros sont humains, vivants, attachements à souhait. Paul Munier, qui écrit en une langue simple, claire, élégante, sait doser avec art le sourire et l'émotion, et certains passages de son livre sont franchement émouvants. Enfin l'auteur pousse la conscience professionnelle très loin, s'arme d'une documentation sûre et précise, et s'en sert avec adresse, sans que le lecteur en éprouve jamais de fatigue.

La tache de vin, est-ce un roman policier ? un roman psychologique ?

Disons plus simplement, plus complètement aussi : c'est un roman, un très bon roman, qu'on lit en une soirée car, dès qu'on en a commencé la lecture, on ne peut plus lâcher le bouquin avant d'en être à la dernière ligne.

Du 10 au 16 août 1942

Écoutez RADIO-SAIGON.

Lundi 10. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Sandler ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Le Canal de Suez ;* — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; 20 h. 20 : Concert ; — 21 heures : *Le courrier des auditeurs ;* — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 11. — 7 heures : Heure exacte ; Informations ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Paulette Mauve et Malloire ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *La Méningite cérébro-spinale épidémique*, par le Dr Lê-duy-Chat ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : *La symphonie du nouveau monde*, de Dvorak ; — 21 heures à 21 h. 30 : *Le Roman de Renart.*

Mercredi 12. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano syncopé ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Les disques demandés par les enfants ; 20 h. 15 : Concert, par Mme Tridon, Mme Boudie, MM. Lerick et Charles Thou ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : Chronique des livres.

Jeudi 13. — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; 19 h. 55 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 15 : Théâtre : *Comédienne*, pièce de D. Bousquet et F. Armont.

Vendredi 14. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Fred Adison et son orchestre ; 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : Musique de chambre : *Suite en mi mineur*, de Rameau, et la *Petite musique nocturne*, de Mozart ; — 21 heures : Vieilles chansons françaises.

Samedi 15. — 7 h. 20 : Retransmission de la Cérémonie légionnaire à Saigon ; — 12 h. 20 : *Causerie religieuse*, par le R. P. Séminel ; — 19 h. 45 : Nouvelles de France ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 16. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique de danse ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Il y a cent ans...*, par Louis Vaucelle ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *Le Barbier de Séville* (2e partie).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

Marie-Henri, fils de Mme et M. Pierre Joire, agent commercial (22 juillet 1942).

TONKIN

Geneviève-Marie-Blanche, fille de Mme et M. Jacques-Jean-Louis Robelin, capitaine d'infanterie coloniale (20 juillet 1942).

Charles-Hubert-Léonce, fils de Mme et M. Jean-Emile-Marie-Joseph Girard, sergent-chef D. I. M. (24 juillet 1942).

Marie-France-Germaine-Charlotte, fille de Mme et M. Raymond-Paul-Eugène Radouin, agent des Douanes et Régies (25 juillet 1942).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

Le lieutenant Pierre Jovet, du R. T. A., avec Mlle Annick Le Bourhis.

M. Marceau Rouvière, sergent-chef aviateur, avec Mlle Yvonne Crosnier de Briant.

TONKIN

M. Roger-Louis Colin avec Mlle Renée-Eva Lallemand.

M. François de Tournemire avec Mlle Jacqueline Chapoulart.

Mariages.

TONKIN

M. Raoul André Bourbon avec Mlle Suzanne Gérard (20 juillet 1942).

M. Henri Gros, industriel, avec Mlle Paulette Levée (26 juillet 1942).

Décès.

ANNAM

M. Camille-Augustia Huet, chef de bataillon (16 juilllet 1942).

Mme Paul Chomette, née Jeanne Largey (22 juillet 1942).

M. Laurent François (25 juillet 1942).

Mme Bui-thanh-Van.

COCHINCHINE

M. Albert-Jean Dubail, capitaine de réserve (24 juillet 1942).

M. Georges Duchateau, administrateur de sociétés et ancien combattant (25 juillet 1942).

Mme Vve Draghi, née Chau-thi-Co (29 juillet 1942).

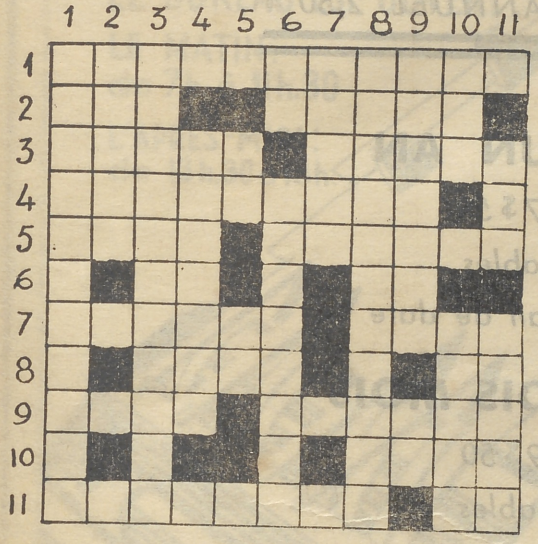
TONKIN

M. André Roger, canonnier (19 juillet 1942).

M. Pierre Courroucé (27 juillet 1942).

M. Henri-Edouard Astier (27 juillet 1942).

MOTS CROISÉS N° 79



N° 79. — *Horizontalement.*

1. — Médecin grec qui disséqua le premier des cadavres.
2. — Posé — Principe odorant de la racine d'une herbe rhizomateuse.
3. — Breuvage turc fait avec du millet bouilli dans l'eau — Exagéré.
4. — Qui cause de l'inquiétude (fém.).
5. — Viscère — Les plus belles.
6. — Evêque du Coutances au VIe *siècle* — Initiale répétée d'un point cardinal.
7. — Façon de marcher — Victoire de Napoléon.
8. — Savant au pays musulman — Pronom.
9. — Célèbre romancière française du XIXe siècle — Brise en aplatissant.
10. — Choisis.
11. — Se disait des fonctionnaires en retraite jouissant des honneurs de leurs titres — Pronom.

N° 79. — *Verticalement.*

1. — Gênée.
2. — Partie de plaisir.
3. — Qui attaque (fém.).
4. — Cantatrice de l'Opéra célèbre par sa beauté et son esprit (1744-1802).
5. — Deux lettres de « Namur » : Note.
6. — Tellement — Préparatif de guerre.
7. — Siège de cérémonie des rois.
8. — Qui agissent par habitude (fém.).
9. — Longue vergue qui soutient les voiles. — Article arabe.
10. — Plus d'une fois — Jeune Troyen qui suivit Enée en Italie.
11. — Affluent du Danube — Agrandit l'intérieur d'un tube.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 78

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	E	S	C	L	A	R	M	O	N	D	E
2	L	O	U	I	S	E	■	E	■	O	S
3	E	L	I	E	■	■	S	I	L	■	T
4	V	■	S	■	■	E	O	L	O	S	■
5	T	O	T	A	L	■	U	D	I	N	E
6	H	O	R	R	I	B	L	E	S	■	V
7	E	■	E	R	■	R	■	B	■	T	A
8	R	■	R	I	G	O	L	O	T	E	S
9	I	D	I	E	■	N	E	E	S	■	E
10	A	■	E	R	■	Z	O	U	A	V	E
11	■	I	S	E	R	E	F	R	A	I	S

10. — *Horizontal :* E. R. = Ernest Renan.

Le Directeur : Jean SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Annam. — Types Moïs de Djiring. Photo HESBAY

Université Côte d'Azur. Bibliothèques